LE PLUS GRAND HEBDOMADAIRE DES FAITS DIVERS

9e Année — N° 384

1 fr. 50

Le jeudi 16 PAGES

5 MARS 1936

DIRECTEUR : Marius LARIQUE

DETECTIVE

La Romance ensanglantée

Pages 4 et 5, nos révélations sur l'étrange destin de Marie Bachelet, mystérieusement assassinée, rue Stanislas

16443

AVEUX NOTRE VOIX SECRETS

Statistique

La Préfecture de police vient de communiquer la statistique des accidents de la circulation à Paris et dans sa région au cours de l'année 1935.

Elle établit que 19 % de ces accidents sont dus à des chauffeurs qui n'étaient pas maîtres de leur vitesse ou ne ralentissaient pas aux passages dangereux, que 16,9 % incombent à l'imprudence des conducteurs, et enfin que 9,7 % proviennent de l'inobservation de la priorité.

La statistique ajoute que 52,5 % sont imputables à la faute des auteurs contre 46 % aux victimes. Dans les autres cas, la responsabilité n'a pu être établie.

C'est à la fin de l'après-midi, de cinq à huit heures, qu'il se produit le plus d'accidents mortels. La nuit, de minuit à six heures du matin, ils sont rares. Quant aux victimes, on compte 56,1 % de piétons, 20,8 % de cyclistes et 23,1 % d'usagers de divers véhicules

On parle souvent de l'éloquence des chiffres. Il nous semble qu'en examinant ceux-ci de très près, on doit y trouver matière à resserrer les règlements en cours et, au besoin, à en formuler de nouveaux.

Les cyclistes...

Pour n'envisager que le cas des cyclistes, on remarquera que le plus grand nombre des accidents dont ils sont victimes se produisent à la nuit tombante.

C'est que la plupart des cyclistes n'éclairent leurs vélos que lorsque la nuit est tout à fait noire.

Or, tous les automobilistes savent qu'il n'est pas de circulation plus dangereuse ni plus difficile qu'à ce moment crépusculaire qu'on est convenu d'appeler « entre chien et loup »

Combien de cyclistes, roulant à cette heure-là sans lumière, se rendent-ils compte qu'ils courent un danger de mort ?

Au lieu d'une obligation vague d'avoir à éclairer leurs lanternes à la nuit, une prescription formelle et saisonnière ne serait-elle pas préférable?

Avec chaque mois, l'heure des « feux » varierait. Sans doute ce serait là une sujétion dont les cyclistes ne manqueraient pas de se plaindre au début.

Mais quoi ! Quelques cris sont vite apaisés, et la sauvegarde des vies humaines est le premier devoir.

... et les camions

D'après la même statistique les auteurs d'accidents mortels se répartissent ainsi : 20 cyclistes, 27 motos, 26 taxis, 196 touristes, 6 tramways, 11 voitures à chevaux et 177 autobus et poids lourds.

Si l'on tient compte de la proportion qui existe entre le nombre total des automobiles de touristes et des poids lourds en circulation dans la région parisienne et à Paris, on s'aperçoit avec effarement que 177 accidents causés par des poids lourds contre 196 imputables à des voitures de tourisme constituent pour les premiers une supériorité (c'est le cas de le dire) véritablement écrasante.

A supposer qu'il ne circule qu'un camion pour dix voitures de tourisme (estimation très modérée, inférieure d'au moins la moitié à la réalité) la proportion des accidents provoqués par les poids lourds serait encore supérieure de 903 % à celle des accidents provoqués par un nombre égal de voitures de tourisme.

On nous a souvent reproché d'apporter une passion excessive dans la guerre que nous avons livrée aux poids lourds, danger public.

Mais les chiffres sont les chiffres.

On ne méconnaîtra point l'importance de ceux que nous venons de citer.

Quand on arrive à des pourcentages aussi exorbitants que ceux-ci, que faire et que dire sinon redoubler de violence à sonner l'alarme ?

CONTRE L'ABUS DES PLAINTES

On nous a souvent signalé l'insuffisance de la loi au sujet des garanties morales que doit représenter un plaignant.

Si, pour l'inculpé, la première mesure qu'accomplit le juge d'instruction est la demande du casier judiciaire, par contre rien n'a été prévu dans le Code pour s'assurer du degré de confiance que mérite le dénonciateur.

Grave lacune, dénoncée justement par nos lecteurs et qui est la cause fréquente de procès abusifs, inspirés seulement par la méchanceté ou le chantage.

La justice, dit-on, doit être égale pour tous. Le principe doit être appliqué non seulement sur le plan social, mais encore sur le plan individuel. Lorsqu'il s'agit, non d'une poursuite engagée d'office par le Parquet, mais d'une plainte déposée sur l'initiative privée d'une partie civile, il est du devoir des juges d'être extrêmement prudents.

Déjà, un effort a été tenté par une récente loi : la publicité des informations touchant ce genre de plaintes est interdite.

Il arrivait, en effet, qu'un plaignant, spéculant sur la peur de celui qu'il visait, parvenait à publier sur sa plainte une information et obtenait ainsi, par cette pression morale, des sommes injustifiées.

Nous voulons davantage.

Un inculpé est livré immédiatement à la curiosité du plaignant téméraire ou même de mauvaise foi. Par le seul effet de l'ouverture d'une instruction, son casier judiciaire est communiqué. S'il a commis, jadis, une faute, défaillance de jeunesse dont il s'est relevé, son passé sera connu d'un adversaire qui pourra colporter la nouvelle, discréditer un malheureux et ruiner son effort de relèvement.

Il y a donc une réforme importante à opérer. Une solution de logique commanderait que le casier judiciaire du plaignant soit également réclamé par le juge d'instruction, et qu'ainsi, dans les affaires délicates, où souvent la moralité respective des plaideurs est le point de repère qui guide les magistrats, la partie soit égale.

Mais, à cette solution de logique, nous préférerions un procédé de discrétion.

Tant que l'affaire est en cours d'étude, les casiers judiciaires devraient être connus du seul juge d'instruction.

Pièces secrètes, ils ne pourraient plus servir d'aliment à des campagnes de calomnie ou aux sales besognes des maîtres-chanteurs.

Ainsi, la réforme que nous proposons est simple, efficace, facile à réaliser.

Elle ne satisfera pas les officines de délation, les plaignants cupides ; mais, commandée par l'équité stricte, elle doit être rapidement accomplie.

Les taxis qui tuent

Poursuivons l'examen de cette éloquente statistique.

Elle porte contre les taxis une accusation terrible.

Alors que 62 % des conducteurs de voitures de tourisme sont reconnus responsables des accidents qu'ils ont causés, la proportion des chauffeurs de taxis responsables est de 69 %.

Ils battent de loin toutes les autres catégories d'usagers de la route, y compris même les terribles chauffeurs de camions.

Nous exposons plus loin la scandaleuse impunité dont bénéficient, au regard de la loi, les chauffeurs au service des entreprises privées.

Il faut certainement y voir aussi la cause des trop nombreux accidents dont les chauffeurs de taxis portent la responsabilité.

Le malheur des uns

Depuis quelques jours, les quincailleries, les bazars, tous les magasins où l'on vend des appareils de clôture sont assaillis par les acheteurs.

La recrudescence des attaques à main armée et des agressions à domicile en est la cause.

Il ne s'agit plus maintenant de dire qu'une porte doit être ouverte ou fermée. On sait qu'elle doit être entr'ouverte et tenue ainsi par une chaîne solide qui permette de s'assurer de l'identité du visiteur avant de lui livrer l'accès de la maison.

Et c'est pour cela que le commerce des chaînes et des barres mobiles de sûreté n'a jamais été si prospère.

Prison blues

Un célèbre compositeur néo-zélandais, Eric Mareo, a été arrêté et incarcéré à Auckland pour meurtre de sa jeune femme.

C'est une histoire banale.

Mais Mareo, malgré ses succès, n'a point d'économies. Il ne pouvait assurer les frais de sa défense.

Alors, pour payer ses avocats, il compose en prison force valses et fox-trots que lui achète un éditeur de Sydney.

Aujourd'hui, l'Australie et la Nouvelle-Zélande dansent joyeusement sur les airs pleins d'entrain que compose, dans son cachot, le musicien assassin.

Scandaleuse impunité

Le directeur d'une entreprise de camionnage nous disait :

— Savez-vous pourquoi il y a tant d'accidents ? C'est parce que nos chauffeurs, dans presque tous les cas, sont assurés de l'impunité. Lorsqu'une contravention est dressée contre l'un d'eux pour une faute qui lui est personnellement imputable, ou lorsque, à la suite d'un accident où sa responsabilité de chauffeur est démontrée, il est frappé d'une peine d'amende, c'est à nous que le percepteur adresse la note à payer. Je ne parle pas, remarquez-le, des réparations civiles. Elles incombent, et c'est justice, à l'employeur, qui n'a qu'à prendre ses précautions et se couvrir par une assurance. Mais il s'agit là de condamnations pénales, qui doivent être — la loi est formelle — supportées par ceux-là mêmes qui les encourent. Si nous tentons de retenir la somme versée pour lui sur le salaire du coupable, il nous assigne devant le tribunal des prud'hommes, qui nous interdit cette retenue. Voilà comment les chauffeurs salariés, se moquant des contraventions et des amendes, se moquent des accidents qu'ils provoquent !

Un juriste à qui nous avons soumis le fait nous a répondu :

— Il est exact que la peine doit être accomplie par celui qui est condamné. S'il est puni de prison, ce n'est pas son employeur qui sera incarcéré. L'amende est une sanction pénale au même titre que la prison. La loi, là-dessus, ne prête point à controverse.

— Alors ?

— De deux choses l'une : ou l'employeur refusera de payer le percepteur autrement que sur une saisie-arrêt visant son employé (quitte à en appeler aux tribunaux si le fisc s'obstine), ou il se pourvoira en cassation contre la sentence des prud'hommes. Dans les deux cas, soyez sûr que la question sera tranchée à son avantage.

Combien d'accidents évités et que de morts épargnées, du jour où le mauvais chauffeur saurait qu'il n'est plus d'impunité, et qu'il devrait payer de sa poche les amendes qu'il a récoltées !

Recensements

Après-demain samedi auront lieu, par toute la France, les opérations du recensement.

Quelques mois plus tard, les bureaux de la Statistique générale nous livreront le secret des chiffres recueillis dans la nuit du 7 au 8 mars.

Seulement, ils ne seront déjà plus exacts au moment de leur révélation.

La population d'un pays comme la France varie, non seulement de jour en jour, mais d'heure en heure.

Dans le monde entier, c'est par seconde que les différences ont lieu.

Evaluée à un milliard neuf cent millions d'individus, la population totale du globe est frappée d'une mortalité moyenne qu'on peut fixer à trente par mille habitants. Cela donne, pour l'ensemble de la terre, un chiffre annuel de 57 millions de morts.

Une année contenant 31.536.000 secondes, il meurt donc, dans le monde, à peu près deux personnes à la seconde.

Les agents invisibles

Porte de Clichy, le brigadier Fernand Boulain, du XVIIe arrondissement, a été renversé par un autobus.

Le même soir, avenue de Villiers, l'agent Georges Hubert, de la troisième brigade des voitures, a été renversé à son tour, sur un passage clouté, par une camionnette.

Cela se passait, assez tard dans la soirée, jeudi dernier, 27 février.

Reportez-vous au calendrier météorologique, vous verrez qu'il faisait ce soir-là un temps détestable : froid et pluie.

Les deux chauffeurs ont, du reste, donné la même explication des deux accidents :

— Sur l'asphalte noir et miroitant, nous avons été incapables de distinguer les agents enveloppés dans leur pèlerine noire.

Ainsi, si les agents étaient vêtus de blanc à Paris, comme dans la plupart des capitales et dans certaines grandes villes, telles que Rouen et Nice où ils portent des gants et des parements blancs, ces deux accidents, et beaucoup d'autres semblables qui se répètent chaque fois que le temps est mauvais, auraient été évités.

Pourquoi s'obstine-t-on dans une pareille erreur ?

« Cachez ces assassins que je ne saurais voir »

Un de nos confrères, dans un journal du matin, s'élève contre les campagnes menées par la presse pour dénoncer les bourreaux d'enfants :

« A-t-on raison, écrit-il, d'en tant parler, d'étaler ainsi publiquement cette honte ? Là encore, on ne pense pas à la réputation de la France à l'étranger. Dans des pays comme l'Amérique où l'on professe le fétichisme de l'enfance, dans d'autres pays comme l'Angleterre où l'enfant est entouré de tendresse, nous nous faisons passer pour un peuple inhumain. Ces campagnes, menées certainement avec les meilleures intentions, rejoignent le plan d'autodénigrement que nous paraissons avoir adopté. La femme française, à en croire nos littérateurs, serait une gourgandine. La noce crapuleuse serait notre unique occupation. Maintenant, on ajouterait que nos enfants ne seraient élevés qu'à coups de matraque, de savate et de tisonnier. »

Détective, dont c'est l'honneur d'avoir, dès le premier jour, cloué au pilori les misérables qui exercent leurs sévices sur d'innocents enfants, n'accepte point la leçon qu'on prétend ici lui donner.

Foin de ces hypocrisies !

Nous nous moquons éperdument de l'opinion que les Anglais ou les Américains peuvent avoir de nous, dans ces circonstances.

La vie, le bien-être d'un seul enfant nous est mille fois plus précieux et sacré que le qu'en-dira-t-on d'une armée de puritains malveillants.

On peut d'ailleurs constater actuellement les heureux effets de notre action.

A force d'être dénoncés, les crimes contre l'enfance se font plus rares.

La crainte des châtiments, auxquels ils sont sûrs désormais de ne plus échapper, retient la main des tortionnaires.

C'est en partie notre œuvre. Nous en sommes fiers.

Et, n'en déplaise à Tartuffe, notre vigilance demeure alertée. Nous ne mettrons pas, comme il nous en prie en toutes lettres, « une sourdine à notre indignation ». Tout au contraire.

Meurtre par camion

Le tribunal correctionnel de Vervins a condamné à six mois de prison le marchand de paille Jules Bécart, qui, alors qu'il traversait sur son camion le bourg d'Etréaupont, avait heurté M. Copignaux et l'avait tué sur le coup. Bécart avait ensuite déposé sur une place centrale du bourg, sans plus s'en inquiéter, le cadavre de sa victime resté accroché entre l'aile et le capot du camion.

Six mois de prison pour meurtre d'un homme et abandon du cadavre sur la voie publique, ce n'est vraiment pas cher.

Si, au lieu d'un camion, Bécart s'était servi d'un surin ou d'un revolver, il n'y eût pas coupé de la réclusion et peut-être du bagne.

Mais les juges et les lois sont très indulgents aux meurtres par camion.

C'est évidemment pour cela qu'il y en a tant.

Un parricide

L'ingénieur californien Henry, ayant fabriqué de ses dix doigts un robot extrêmement perfectionné, chercha dans quelle voie il pousserait l'éducation de son rejeton mécanique.

Il opina que le métier de gangster avait encore du bon, en dépit des G-Men.

Il entreprit donc de lui enseigner à se servir d'un revolver.

Le robot faisait de rapides progrès. Mais, au cours d'une de ses dernières leçons, par suite sans doute d'une fausse manœuvre, l'élève d'acier braqua son arme sur son professeur et père, fit feu et l'atteignit grièvement.

Voilà bien l'application ultra-moderne de la vieille parole évangélique : « Celui qui se sert de l'épée périra par l'épée. »

Et quel joli sujet pour un conte philosophique !

FERRAGUS.

Le Professeur de Bonheur

s'excuse auprès de ses nombreux élèves de ne pas pouvoir, cette semaine, poursuivre ses leçons.

Les nécessités de l'actualité l'obligent à remettre à huitaine la suite de son cours.

ADMINISTRATION — RÉDACTION ABONNEMENTS
3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VIe)

TÉLÉPHONE : LITTRÉ 46-17
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : DÉTEC-PARIS
COMPTE CHÈQUE POSTAL : N° 1298-37

	1 an	6 mois
FRANCE ET COLONIES	65. »	35. »
ÉTRANGER (TARIF A)	85. »	45. »
ÉTRANGER (TARIF B)	100. »	55. »

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de "Détective"

LE MEURTRE DE LA DANSEUSE

Félicie Conio, dite Alice Gauthier, avait eu des démêlés avec la justice marseillaise.

Rouen et Marseille
(*de notre envoyé spécial*).

LA tragique « Affaire de Rouen », dont le point de départ fut la macabre découverte, dans une caisse d'emballage, du cadavre de la danseuse Alice Gauthier, continue de tenir en haleine l'avide curiosité de l'opinion.

De notre côté, nous avons voulu éclaircir les dessous encore obscurs de ce drame retentissant ; et, après quinze jours d'inlassables investigations à travers la France, dans les villes, dans les régions où ont vécu les deux héros de la sanglante histoire d'amour, Gaston Poulain et Alice Gauthier, nous pouvons aujourd'hui offrir à nos lecteurs des informations *exclusives* qui leur permettront de mieux connaître la pittoresque personnalité de la victime et de l'assassin.

Nous avons trouvé de nouveaux témoins qui nous ont apporté, sur l'enfance de Gaston Poulain, des renseignements complémentaires :

— Qué qu'vous voulez ! nous a dit le père Antoine, vieux campagnard amoureux, comme un chat, de la chaleur de sa cuisine. Ce garçon-là avait de « l'hérédité », comme disent les gens qui ont de l'instruction. Son père était un alcoolique. Même qu'il s'est pendu dans une crise de saoulographie. La mère, qui avait six enfants, dont Gaston était le cadet, épousa alors un pauvre bougre qui, lui, avait huit marmots à sa charge. Mais la mère de Poulain trépassa bientôt. Dame ! le veuf qu'elle laissait avec quatorze enfants ne pouvait pas, à lui tout seul, s'encombrer de toute cette marmaille. Il garda les huit gosses qui portaient son nom, et confia les six autres, qui s'appelaient Poulain, aux soins de l'Assistance Publique. C'est comme ça que nous avons « eu » le terrible gars à Cailly.

Puis, après avoir plongé dans le feu un brandon de papier pour allumer sa pipe, le vieillard tremblottant continua :

— Mais, à force d'avoir des « histoires » dans le pays, à cause de ses mauvais instincts, Gaston Poulain disparut un jour, sans que les recherches de l'Assistance puissent le dépister. On devait apprendre, je ne sais combien d'années plus tard, qu'il avait fini par échouer dans la région de Bar-le-Duc.

Là, en effet, nous avons nous-même retrouvé des traces du passé de Poulain. Après avoir effectué son service militaire dans le chef-lieu de la Meuse, le fugitif avait trouvé de la besogne dans le pays et il avait, pendant six ans, vécu des maigres ressources que lui rapportait ce travail. Et quel gagne-pain ! Quel sinistre signe de prédestination ! De 1924 à 1930, Poulain avait gagné sa vie comme chercheur de cadavres sur les champs de bataille de Lorraine...

Il se souciait pourtant de se trouver d'autres profits. Les archives du Parquet de Bar-le-Duc en témoignent, où l'on retrouve une condamnation à quatre mois de prison infligée pour vol à un dénommé Raymond Villain, qui n'était autre que Gaston Poulain. Celui-ci, en effet, avait trouvé les pièces d'identité d'un touriste nantais, pèlerin des régions martyres ; et il s'était couvert du nom de ce dernier au moment de son arrestation pour cambriolage.

Entre temps, Poulain avait épousé la Messine Fortunée Sanbœuf, dont nous avons dit, l'autre jour, qu'il la répudia pour se marier, en 1932, avec la gérante d'un « bistrot » de village lorrain, Yvonne Chartreux, l'actuelle Mme Poulain.

D'autre part, la victime : Alice Gauthier. Elle naquit à Marseillle, en 1897, d'une fille-mère qui lui donna son nom de Conio, sous lequel elle devait mener une jeunesse orageuse, jusqu'au moment de quitter la métropole provençale.

Elle aussi, pauvre fille, était chargée d'une lourde hérédité, comme disait le vieux père Antoine !

Après avoir vécu une enfance misérable, traînée à la remorque des pérégrinations amoureuses de sa mère (qui changeait de « garnis » aussi souvent que d'amants), elle connut elle-même les hauts et les bas de la galanterie vénale. Elle fut d'ailleurs, en 1915 (à dix-huit ans), l'objet d'une enquête policière pour avoir volé trois cents francs à l'Arabe Delili Mohamed avec lequel elle vivait maritalement, en « meublé », au 80 de la rue Grignon.

Toutefois, il y eut dans sa jeunesse une période louable. Ce fut quand le mari de sa vertueuse demi-sœur, l'honorable ouvrier typographe de qui nous tenons une partie de nos renseignements, la recueillit et s'efforça de lui inculquer le sens de la dignité. Alice apprit alors la couture, puis, pour être mieux surveillée, elle fut employée comme margeuse dans l'atelier d'imprimerie où travaillait son honnête protecteur.

— Malheureusement ! soupirait celui-ci en évoquant pour nous ses douloureux souvenirs, Alice fut prise, à vingt-deux ans, de je ne sais quelle « fantaisie » qui la poussa à redevenir « indépendante », du moins le croyait-elle, et à embrasser la carrière de danseuse...

Alice débuta, en effet, peu de temps après avoir quitté les siens, dans le music-hall bien connu de la grande cité phocéenne : l'Alcazar. En 1922, son nom figurait au programme de la revue : *C'est formidable*.

En 1924, elle poursuivit sa carrière sur le même plateau dans la revue *Avec un peu d'ail*, dont je retrouve dans mes propres souvenirs les tableaux brillants et joyeux. J'ai découvert aussi des compagnes qui ont connu Félicie Conio — alias Alice Gauthier — à ce moment-là :

— Elle était un peu simple, m'a dit l'une d'entre elles ; mais « mollasse » et lymphatique. Et, avec ça, bluffeuse !... Oh ! mais, bluffeuse !... Un jour, au beau milieu de la répétition de la revue *Avec un peu d'ail*, des policiers vinrent la demander pour la réprimander à propos d'un menu larcin. Quand elle revint, nous nous empressâmes toutes, bien entendu, de lui demander ce que les inspecteurs lui voulaient. Vous ne devineriez jamais ce qu'elle trouva pour expliquer leur visite ! Elle nous dit, oui monsieur, avec un aplomb qu'on n'a jamais vu à Marseille — et ce n'est pas peu dire — : « Oh ! je suis bien contente. Ma grand'mère vient de mourir et on vient de m'apprendre qu'elle me laisse en héritage une magnifique villa sur la Corniche !... »

Le témoignage de M. Lefèvre devait révéler quelques détails sur la vie récente de la victime.

En 1923, alors qu'elle habitait dans un garni, 44 rue Adolphe-Thiers (une triste rue de Marseille plusieurs fois assombrie, chaque jour, par les convois mortuaires qui se rendent au cimetière Saint-Pierre), Félicie Conio attira l'attention de la brigade des mœurs, ce qui lui valut de figurer dans la triste collection photographique du service anthropométrique. C'est que, parallèlement à sa carrière de danseuse, elle avait repris l'exercice de sa première « profession » de fille galante. Et, non contente des profits qu'elle tirait de sa double activité, elle pratiquait, par surcroît, l'entôlage...

Elle se livrait d'ailleurs à ce condamnable procédé avec un manque absolu de perspicacité et de prudence. Un riche colonial qui s'était épris d'elle la répudia, justement, parce qu'elle s'amusait maladroitement à lui voler souvent quelques louis, alors qu'il était tout disposé à lui sacrifier une fortune. Elle devint alors la maîtresse d'un garçon de bar qui l'habilla et la pourvut d'un peu d'argent. Mais elle lui joua le même vilain « tour » qu'au généreux colonial ; aussi bien, quand, après avoir disparu plusieurs mois pour affronter quelques nouvelles aventures, elle revint, épuisée de forces et de ressources, auprès de l'amant bafoué, celui-ci la dépouilla du peu qui lui restait pour « rentrer » dans ses débours.

La volage Félicie fut rejetée sur le trottoir, n'ayant pour tout équipement que la paire de pantoufles qu'elle avait aux pieds et la robe de scène qu'elle portait « sur le dos »...

Après avoir disparu pendant deux ans, Félicie Conio commençait, sous le nom d'Alice Gauthier, sa carrière de ballerine dans les théâtres municipaux. On la retrouve, en 1926, à Grenoble. Mais quel miracle l'avait transformée ? Quelle existence secrète et salutaire avait-elle menée au cours des deux années pendant lesquelles nul n'avait su comment elle avait vécu ? L'aventureuse Félicie était devenue la « pauvre » Alice, bonne fille qui, dans chaque ville où elle devait passer (Grenoble, Nîmes, Montpellier, Clermont-Ferrand, Bordeaux, Rouen), allait bien avoir encore quelque vingtaine d'amants, mais qui, désormais, se garderait de commettre de nouvelles frasques réprouvables.

— Je crois, me confia une ex-pensionnaire de l'Alcazar marseillais, qui avait retrouvé son ancienne compagne au théâtre de Montpellier, qu'Alice avait été touchée par la grâce de l'amour maternel. Elle m'avait révélé, en effet, qu'elle avait eu une petite fille pendant le temps qu'elle avait vécu en secret. Quand elle parlait de cette enfant, élevée actuellement à Clermont-Ferrand, son visage se transfigurait. Pauvre Alice ! Dans le fond, c'était une fille qui n'avait pas eu de chance plutôt qu'une vraie « créature » perverse...

Lamentable destinée !

Pourtant, avant de mourir de la main d'un monstrueux assassin, elle aura entrevu le bonheur. En rencontrant son dernier amant, celui qu'elle se disposait à rejoindre à Blois (M. Emile L...), elle avait rencontré l'amour.

— Enfin ! soupirait-elle, la roue du destin a tourné pour moi du côté de la chance...

Hélas ! cette roue symbolique a, elle aussi, ses retours brusques et tragiques. Et, d'un coup, on la voit trop souvent revenir sur elle-même, ruisselante du sang de la victime...

M. LECOQ.

C'est à l'Alcazar de Marseille que la malheureuse danseuse avait fait ses débuts.

L'expert Ménard examine minutieusement la carabine dont se servit le criminel.

Sans se douter de sa triste besogne, Patin aida Poulain à porter la caisse tragique.

C'est accablé par la peur du châtiment, que Gaston Poulain répond au juge d'instruction

La romance ens

La rue Stanislas, où logeait la victime de ce drame ténébreux, forme, en bordure du bruyant et joyeux Montparnasse, une oasis paisible, à l'atmosphère provinciale et désuète.

Le quartier Notre-Dame-des-Champs, paisible oasis en bordure du joyeux Montparnasse, est un des lieux de Paris qui évoquent le mieux la tranquille province. Ses rues calmes, sa population effacée, traditionnaliste, ses immeubles mélancoliques et poussiéreux, qui semblent bâtis tout exprès pour les vieilles dames solitaires et les petits rentiers plus soucieux de dignité que de confort, paraissent jaloux de symboliser, dans notre époque bouleversée, l'ordre et la quiétude du « bon vieux temps ».

Soudain, l'émoi a saisi ce somnolent quartier. Une abominable nouvelle s'est propagée, l'autre soir, de portes à portes, d'étages en étages :

— Une vieille demoiselle de soixante-sept ans, Mlle Bachelet, a été sauvagement assassinée, au 5 de la rue Stanislas, dans les conditions les plus mystérieuses.

Les concierges et les fournisseurs, fort agités par l'émotion, transmettaient les premiers détails :

— Oh ! mais si, vous l'aviez sûrement rencontrée chez la crémière, chez le marchand de bois ou à la messe, la pauvre demoiselle... C'était une petite femme un peu « boulotte », toujours habillée bien simplement (presque misérablement), qui vaquait tous les matins à ses approvisionnements et qui, tous les dimanches, allait entendre le sermon de la grand'messe à Notre-Dame-des-Champs...

Les mieux renseignés faisaient frissonner d'horreur leur auditoire en précisant :

— On l'a trouvée dans sa cuisine, allongée sur le dos, les bras en croix, le crâne défoncé à coups de marteau, la joue et le cou lacérés par un grand couteau dont la pointe s'était brisée. De plus, la malheureuse victime avait été étranglée à l'aide de son foulard rouge et d'un fil électrique arraché au poste de T. S. F. placé dans l'entrée de son appartement.

« C'est un vieux général, ami de Mlle Bachelet et possédant la clef de son domicile, qui a découvert le cadavre. Mais ni la concierge ni les voisins n'ont pu fournir aucun renseignement sur les circonstances du meurtre, pas plus que sur le signalement du mystérieux criminel, car personne n'a rien vu ni rien entendu... »

Dès le point de départ de l'enquête, l'inlassable brigadier-chef Holzer, un de nos meilleurs policiers, et son dévoué collaborateur Charlier se trouvaient au bord d'un ténébreux abîme d'incertitude. Ils pressentaient, grâce au désordre qui régnait dans les tiroirs ouverts et dans le lit au matelas retourné, que le vol était le mobile du crime. Ils parvenaient également à établir l'heure de l'assassinat, car, à neuf heures quinze, Mme Roullin, la concierge, avait remis à Mlle Bachelet son lait et son courrier alors qu'à dix heures la représentante d'une grande marque d'aspirateurs avait sonné en vain à la porte de la vieille fille. Mais, en dehors de ces précisions bien sommaires, le mystère demeurait insondable.

— Ce qui nous étonne, déclaraient les voisins, c'est que Mlle Bachelet ait ouvert sa porte à son assassin, car elle était extrêmement méfiante. Son trousseau de clefs pendait toujours à la serrure fermée à double tour, et elle n'eût certainement pas fait jouer le verrou de l'entrée si son tragique visiteur n'avait été pour elle un familier ou, tout au moins, une personne dont elle aurait, à travers la porte, reconnu le nom ou la voix.

— Mais qui pouvait donc réussir à rassurer sa méfiance ? se demandait Mme Roullin. Ma solitaire locataire ne recevait jamais personne, en dehors du fidèle général qui venait la voir tous les matins, et de ses trois cousines, les dames Kaermel, dont les visites pouvaient d'ailleurs se compter à deux ou trois par an...

L'officier supérieur, familier assidu de la victime (homonyme d'un conventionnel qui vota la mort de Louis XVI et qui donna son nom à une rue du centre), se montrait encore plus perplexe dans son discret accablement :

— Ce matin-là, ma femme était souffrante. Nous attendions le docteur. J'envoyais donc, à dix heures quinze, un pneumatique à mon amie pour l'aviser que, contrairement à mon habitude quotidienne, je ne pourrais la voir que dans l'après-midi. Donc, à l'heure du crime, personne ne pouvait encore savoir que je n'arriverais pas d'un moment à l'autre ; c'est une invraisemblable coïncidence qui valut à ma chère Marie d'être assassinée dans cette matinée où je manquais pour la première fois d'être auprès d'elle. Mais qui l'a tuée ? Qui a pu si lâchement « profiter » de l'occasion exceptionnelle pour commettre un crime anonyme ? Je ne comprends pas ; je ne comprends rien à cet abominable mystère...

Et, plus pâle encore d'émotion, plus nerveux dans ses gestes vifs, sa petite taille mince plus tassée sur elle-même, dans le fauteuil de velours vert que les enquêteurs lui avaient offert dans leur bureau, le général septuagénaire ajoutait :

— Quelle catastrophe pour moi ! Je perds à la fois mon amie et ma dignité conjugale. C'est que, depuis trente-cinq ans, messieurs, Marie et moi nous étions ingéniés pour que notre liaison fût jalousement tenue secrète. Ma femme et mes quatre enfants, aujourd'hui eux-mêmes pères de famille, sauf l'un d'eux qui est prêtre, ignoraient tout de ma double vie. Mais voilà que, me sachant mêlé à cette tragique affaire, ils ont brusquement tout appris, tout compris ! Heureux hier encore d'un double bonheur si paisible et si digne, je ne suis plus maintenant qu'un pauvre vieux bonhomme autour de qui tout s'est brusquement écroulé...

1898. Le dix-neuvième siècle se meurt dans le tourbillon des mœurs frivoles, dans les soupirs lascifs des valses languissantes, dans l'enivrant frou-frou des longues jupes de soie que suivent ou qu'accompagnent, avec une galanterie patiente, les jaquettes oisives et les uniformes boulevardiers. La vie brillante de Paris est une fête quotidienne qui verse au cœur des citadins une aimable et puérile griserie.

— C'est à cette époque d'insouciance et de charme, soupire aujourd'hui le général, que je connus Mlle Bachelet, ma chère et fidèle vieille amie, de qui la tendresse devait être pour moi, pendant plus d'un tiers de siècle, une sorte de romance dans laquelle je retrouvais l'écho de mon heureuse jeunesse...

Leur touchante et secrète liaison avait justement débuté comme une fameuse romance de l'époque, *Fascination*, qui continue d'ailleurs d'émouvoir la sensiblerie des midinettes et des collégiens. Ils s'étaient rencontré simplement sur les boulevards, entre la Madeleine et le faubourg Montmartre, section de la grande artère parisienne que les gens *chics* et ceux qui voulaient le paraître avait adoptée comme promenade favorite et qu'ils arpentaient particulièrement dans les deux sens, vers la fin de l'après-midi, entre le *five-o'clock* et le dîner. Dans la cohue du « Tout-Paris » qui se rassemblait là, descendant de calèches, sortant du Café Riche ou du Café Anglais, allant du Café de la Paix au fameux Napolitain, il l'avait remarquée entre toutes les élégantes péripatéticiennes de haut plumage (les chapeaux de l'époque donnaient un sens propre à cette expression), pour ses airs distingués, son fin sourire, ses beaux yeux noirs pleins de douceur et d'intelligence. Et il avait compris, au regard qu'elle lui avait coulé avec art, que le prestige de son bel uniforme de capitaine d'artillerie lui assurait aisément la conquête de la séduisante petite femme.

Quinze jours plus tard, l'ardent capitaine et Marie-Joséphine Bachelet n'étaient plus l'un pour l'autre que Riri et Jojo. Eternel refrain de la romance sentimentale ! Du caprice momentané, de l'aventure boulevardière, ils étaient passés à l'amour. L'harmonie des sens et des caractères commençait de les attacher l'un à l'autre, prélude de la fidèle liaison qui allait les unir jusque dans leur lointaine vieillesse.

Parfois, au début de cette union, le scrupuleux amant manifestait de profonds remords.

— J'ai quarante ans, lui disait-il. Je suis marié. J'ai quatre enfants. Je devrais m'éloigner de toi...

Mais elle le reprenait alors par sa douceur enveloppante et la mélancolique tristesse dont elle savait si bien peindre son beau regard.

— Et moi : j'ai bientôt trente-huit ans. J'ai toujours eu jusqu'à présent une vie malheureuse. Maman est morte quand j'étais encore toute petite. Mon père, modeste bijoutier de la rue de Saintonge, avait bien d'autres soucis que de s'occuper de moi. Il m'a mise en pension, où je n'ai, bien entendu, jamais senti la chaude sollicitude d'une affection sincère. J'ai connu dans cette geôle des compagnes qui m'ont mise sur un triste chemin. Quelques-unes de celles que j'avais continué à fréquenter en sortant du pensionnat eurent bientôt des amants qui leur assuraient une large existence. J'ai cru qu'elles avaient de la chance. Comme mes vingt ans avaient autant d'attraits que les leurs, j'ai voulu imiter ces filles de mauvais exemple. La vie dans la haute galanterie, hélas ! Tu sais ce qui m'est arrivé : mon départ pour Buenos-Aires avec le père de ma petite-fille ; la mort de cette enfant dans mon lointain exil, l'inévitable abandon de mon riche Argentin, l'obligation où je fus alors de me procurer auprès de divers amants les moyens qui devaient me permettre de rentrer décemment en France...

Et, pour attendrir mieux encore son nouvel ami, elle ajoutait en renversant la tête sur l'épaule de celui-là :

— René, toi non plus tu n'es pas tout à fait heureux. La vie de famille où la mère prend généralement le pas sur l'épouse ne comble pas toutes tes aspirations physiques ni sentimentales... Je suis la première à vouloir que tu respectes la dignité et la quiétude de ton foyer. Mais, mon chéri, puisque nous sommes si bien faits l'un pour l'autre, ne nous séparons pas ! Je suis ton délassement comme tu es ma rédemption et mon bonheur ! Ne détruisons pas une aussi belle harmonie, que ni toi ni moi ne pourrions peut-être jamais retrouver...

Les séduisantes raisons de la demi-mondaine amoureuse l'emportèrent sur les hésitations du capitaine passionné. Dès lors, ils résolurent d'organiser leur existence de manière que leur liaison demeurât rigoureusement secrète, par respect pour l'épouse et les quatre enfants de l'officier. De plus, la dignité étant pour celui-ci un des principes les plus chers, l'aventureuse Marie Bachelet qui, lasse de poursuivre une carrière incertaine, tenait à conserver définitivement la chance que venait de lui apporter le hasard, acheta, comme on dit, une conduite louable. Elle rompit avec son passé, avec ses relations scabreuses, avec ses habitudes légères. Elle commença de se vêtir comme une humble bourgeoise, de mener une existence de femme d'intérieur, d'acquérir à force de volonté et d'application le langage et les bonnes manières d'une digne compagne d'officier. D'ailleurs, pour qu'elle ne connût point, dans la monotonie de sa nouvelle vie, les heures creuses qui favorisent l'éclosion des idées pernicieuses, le capitaine, qui se doublait d'un fin lettré et d'un excellent musicien, lui inculqua le goût des lectures profitables, l'amour du bon théâtre et la perfectionna dans l'étude du piano, où elle devait acquérir plus tard une remarquable virtuosité. Il lui apprit de plus la sténo, pour qu'ils pussent correspondre plus aisément.

Mais — ironie des destinées humaines !

Mme Roullin, la concierge, n'a vu passer devant sa loge aucun individu suspect.

Vieille demoiselle sentimentale et souvent solitaire, Marie Bachelet avait voué une vraie tendresse à un couple de serins que recueillit le fils de la concierge.

Marie Bachelet rendait parfois visite à une jeune cousine, Mlle Yvonne Kaermel.

anglantée

— en formant ainsi sa maîtresse de façon à la rendre digne de lui, l'excellent officier l'améliora si bien que Marie Bachelet inspira à un riche ami d'autrefois, qu'elle devait plusieurs fois rencontrer au théâtre et dans les concerts, l'intention de l'épouser. Le capitaine avait alors quitté Paris pour aller rejoindre la garnison de Laon. Marie, entre les rares voyages qu'elle effectuait pour aller retrouver son ami (voyages qu'elle renouvellera quand il sera commandant à Rouen, lieutenant-colonel à Bourges, colonel à Fontainebleau et général à Maubeuge), s'ennuyait parfois à périr dans sa morose solitude. Elle avait donc consenti à écouter les respectables propositions de son soupirant ; et, à la faveur de plusieurs rencontres dans de discrètes arrière-salles de café, le programme matrimonial s'était peu à peu établi.

Il fallut bien mettre l'amant au courant de la rupture prochaine. Mais, jaloux de conserver celle qui lui était devenue de plus en plus chère d'année en année, l'officier s'opposa sans réplique à l'idée de ce mariage.

— Je veux te garder à moi, déclara-t-il à la fiancée. Je sais que c'est t'imposer à tout jamais le sacrifice de vivre en marge de la société, dans l'ombre d'un dévouement secret qui est en quelque sorte la parallèle obscur de mon avantageuse destinée. Mais je tiens, Jojo, à ce que tu sois dédommagée de ton définitif renoncement. En plus de ce que je « fais » pour toi tous les mois, je t'offre un capital qui t'assurera huit mille francs de rentes.

Marie Bachelet donna congé à son prétendant et jura à son capitaine une foi désormais intangible.

C'est alors qu'elle quitta le vieux quartier des Filles-du-Calvaire pour s'installer dans l'immeuble de la rue Stanislas où devait finir dans le sang la vieille romance de ses amours.

Peu de temps après, c'était la guerre. Comme à tant d'autres femmes, le terrible bouleversement faillit être néfaste à la demi-mondaine assagie. Rendue à son entière indépendance, certaine de ne pas être contrôlée dans sa liberté d'action, n'ayant par ailleurs pas de raisons péremptoires qui l'obligeassent à jouer les Pénélope dans son foyer désert, elle se reprit à aimer les sorties quotidiennes au hasard de sa fantaisie et à fréquenter les lieux où elle pouvait se distraire.

— Je ne sais pas, me déclara Mme Poussin, femme de ménage qui habitait au-dessus de Marie Bachelet et qui devait quelque temps la servir, je ne sais pas si mon ancienne patronne faisait grand mal en sortant tous les après-midi, mais le fait est pourtant qu'elle ne pouvait pas tenir en place. Sitôt son déjeuner terminé, elle « filait » comme si elle avait couru à quelque rendez-vous urgent.

Que serait devenue Marie Bachelet, en dépit de la cinquantaine, si son amant n'était pas revenu de la guerre ? Peut-être aurait-elle dévalé la pente qui conduit presque toujours les vieilles femmes galantes dans la plus abjecte déchéance.

Mais l'amant revint, qui portait alors sur ses manches bleues les cinq étoiles de général de brigade. Marie eut la sagesse de reprendre sa vie régulière. Pas assez strictement pourtant, car le digne officier supérieur dut lui conseiller de perdre un peu moins de temps dans les courses qu'elle disait effectuer dans les magasins ou dans les matinées théâtrales.

— Je veux bien que tu ailles au théâtre ; je te conseille même d'y aller. Je consens également à ce que tu passes tes soirées au cinéma, dont tu raffoles. Mais j'aimerais cependant que tu eusses une occupation plus sérieuse qui te vaudrait quelques profits supplémentaires. Pourquoi ne serais-tu pas professeur de piano ? C'est une profession qui convient fort bien à une demoiselle vénérable...

— C'est ça, déclara Marie. Je vais tâcher de me procurer des élèves.

De fait, quelque temps après, Mlle Bachelet laissait entendre dans tout le quartier qu'elle donnait des leçons de piano. Elle disait même au général avoir deux élèves en banlieue et lui demandait (jusqu'à sa mort) de venir la chercher chaque lundi et mercredi après-midi dans le hall de la gare Saint-Lazare.

La vie qu'elle se prit dès lors à mener, dans son petit appartement du quatrième sur la cour, n'offrit plus jamais sujet à critiques. Le général qui arrivait chaque matin vers neuf heures et demie, portant dans sa serviette de maroquin le flacon de lait et les petits fromages double-crème qu'il avait achetés avant de monter, trouvait Mlle Bachelet en toilette matinale, procédant soit à l'entretien de ses serins, soit à un rangement de ses placards encombrés de vieux souvenirs, soit au nettoyage de ses fauteuils de reps rouge garnis de têtières au filet, ou à l'époussetage des nombreux bibelots qui surchargeaient les étagères. En prenant leur petit déjeuner, les deux amants devisaient des nouvelles d'actualité, ou bien Mlle Bachelet racontait la pièce ou le film qu'elle avait vu la veille au soir. Après le départ de son ami, la vieille demoiselle vaquait à ses approvisionnements dans le quartier. L'après-midi, le général revenait. C'était alors d'interminables quatre mains sur le piano mal accordé de la vieille maîtresse, instrument maudit du voisinage. La musique était le divin langage qui, pour les deux vieillards n'ayant plus de confidences à se faire, évoquait les chers souvenirs du passé. Chopin, Mozart et Mendelssohn étaient maintenant les interprètes de leurs aveux et, dans les emportements des valses, les caresses des romances ou la mélancolie des nocturnes, le vieux général et Marie Bachelet revivaient les phases de leurs destinées révolues !

On devait savoir pourtant, après le drame, que, même à travers la musique, l'ancienne demi-mondaine devenue vénérable n'avait pas tout livré d'elle-même au fidèle compagnon de presque toute sa vie. La vieille fille, méfiante au point de s'envoyer à elle-même des enveloppes vides pour contrôler le service de sa concierge, exerçait une dissimulation d'un autre genre à l'égard du bon général. Elle lui avait toujours affirmé que sa fille était morte à Buenos-Aires alors qu'elle avait abandonné celle-ci à ses parents nourriciers, à Beaune, en 1898 (date de la rencontre des deux amants). Les deux élèves qu'elle déclarait avoir en banlieue et auxquelles elle donnait soi-disant des leçons n'étaient autres que les dames Kaermel, cousines de Mlle Bachelet, habitant, 27, rue des Mathurins. Quand la vieille maîtresse de l'officier supérieur demandait à celui-ci de venir l'attendre à la gare Saint-Lazare, au retour de ses leçons de piano, elle arrivait tout simplement de chez ses parents et entrait dans la gare par l'extrémité du hall opposée à celle où l'attendait son ami. De même, lorsque Mlle Bachelet disait se rendre fréquemment à la Comédie-Française ou au cinéma de la rue d'Odessa, elle cachait à son fidèle amant que ses sorties nocturnes étaient quotidiennes et n'avaient pas toujours le spectacle pour but.

Cette singulière conduite de la vieille fille assassinée est un mystère de plus dans le faisceau d'énigmes qui entoure sa mort.

En dépit des rudes difficultés qui leur ont fait obstacle, les enquêteurs ont effectué bonne besogne. Ils sont, au moment où nous écrivons, sur la double piste d'un couple suspect qui, prochainement, serré de près et soumis à un interrogatoire terriblement précis, pourrait bien livrer le trouble secret de la mort tragique de Marie Bachelet.

Noël PRICOT.

Dès le début de l'enquête, le commissaire divisionnaire Guillaume et ses subordonnés, du fait du manque absolu d'indices, se trouvèrent devant une véritable énigme criminelle.

Une remarque de Mme Poussin : les sorties inexplicables de la victime.

LE PARRICIDE DE ROUBAIX

Malgré les charges qui l'accablent, Georges Redant continue fermement à nier qu'il est le meurtrier de sa mère.

NEUF heures du soir. Il pleut interminablement. Le crachin du Nord qui noie tout et qui tombe avec le brouillard.

L'horticulteur Georges Redant, un solide gaillard de quarante ans, rentre avec sa femme d'une soirée passée chez son beau-frère. Dans l'obscurité du petit couloir de la maison maternelle, blottie tout au haut du quartier du Recueil, à Flers-Breucq, dans la banlieue sud de Roubaix, il a trouvé porte close.

L'homme tâtonne. On n'a pas répondu à ses premiers appels. Il est passé par la vieille porte du garage, où dort une torpédo fatiguée, et, délaissant sa propre maison contiguë, il est entré dans la maison maternelle. Lorsque sa main déverrouilla la porte de la rue, la lumière d'un lampadaire voisin pénétra dans le couloir. Sur le sol apparaît une petite nappe sombre. L'homme se baisse, examine ses doigts :

— Du sang, murmure-t-il avec un étonnement qui paraît sincère.

Déjà, derrière lui, sa femme recule, épouvantée.

Georges Redant, lui, se ressaisit. Il pénètre dans la cuisine. Il y voit le spectacle de chaque soir. La clarté jaune du gaz et le ronflement du petit poêle flamand... Sur la table, une boîte à ouvrage et la paire de lunettes qui semble attendre la maîtresse de maison... Non loin, vingt-cinq francs de monnaie. « Dick », le berger allemand, s'approche, suivi d'une chienne de même race. Les deux bêtes gémissent sourdement, vont et viennent, inquiètes...

— Dick, où est ta maîtresse ?

Dès qu'il a ouvert la porte, Dick bondit dans la cour et heurte de son museau la porte grillagée qui s'ouvre sur les champs. L'horticulteur suit la bête. Un groupe anxieux l'a rejoint. Sa femme a alerté deux voisins, Declœdt et Cardon.

Et la bête poursuit sa course. Redant tient à la main une lanterne d'écurie. Dans la terre grasse qui colle à ses pas, il avance ainsi près de deux cents mètres. Le « Riez Balthazar » est là, tout proche, un tout petit cours d'eau qui serpente à travers les champs. La bête s'arrête et donne de la voix. La lanterne levée haut, l'horticulteur se penche pour mieux voir.

Là, à quelques mètres, « maman Redant », la vieille fleuriste qui tenait éventaire depuis plus de trente ans devant le « Grand Saint-Martin » de Roubaix, apparaît, masse inerte, à demi submergée dans un mètre d'eau.

On s'empresse. On retire non sans mal de l'étroit fossé la pauvre femme. Le fils saisit à pleines mains la tête de sa mère, l'appuie contre sa poitrine, comme s'il devait ainsi lui rendre quelque souffle de vie. Mais la tête retombe, inerte...

Un lent et sinistre cortège s'organise. Trois hommes ramènent le corps pesant de la vieille fleuriste dans sa maison. On alerte le maire, le garde, deux médecins.

Voici la scène, telle que nous la rapporte le lendemain Georges Redant, devant sa femme et un de leurs cousins, deux heures avant l'arrivée des gendarmes.

L'ordre a été en effet donné — et c'est là le premier coup de théâtre — de venir chercher le couple et de le tenir au secret jusqu'à l'arrivée des magistrats. Et, tandis que les médecins légistes se penchent sur le cadavre de la fleuriste (les traces bleues autour du cou indiquent que la malheureuse a été étranglée après avoir reçu des coups violents derrière la tête), l'interrogatoire commence.

— A quelle heure êtes-vous partis chez votre beau-frère Charles ?

— Il était sept heures. Nous avions « soupé » à trois, ma femme, ma mère et moi, dans cette cuisine.

— Vous viviez en bons termes avec votre mère ?

— En bons termes. Tout le voisinage vous le dira.

Le juge était perplexe. Quel était le mobile du meurtre ? Car il y avait meurtre. On n'avait pas pris un sou des quelques centaines de francs que l'on aurait pu trouver dans l'humble demeure. Les cinq cents francs de monnaie étaient demeurés sur la table. On n'avait entendu aucun bruit suspect. *Et les chiens même n'avaient pas aboyé.*

L'autopsie allait bientôt révéler que les poumons de la vieille femme ne contenaient pas d'eau. Mme Redant avait donc été jetée morte dans l'eau du Riez. Et l'enquête des gendarmes commençait à accumuler à la charge de l'horticulteur des contradictions accablantes. Un boucher a déclaré avoir versé mille francs pour le prix de deux porcs à l'horticulteur. Pourquoi celui-ci nie-t-il ce fait, en apparence sans importance ? Une discussion aurait-elle éclaté entre le fils et sa mère au sujet du partage de ces mille francs ?

Tout s'éclairait et tout s'enchaînait.

Les charges s'accumulaient contre le couple dont les déclarations s'avéraient mensongères.

L'homme, accablé, tassé, vieilli, baisse la tête et murmure, inlassablement :

— Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi !

On l'a obligé à se dévêtir. Il porte aux jambes des traces très nettes de coups, de coups qu'auraient pu faire des sabots...

Tout a été mis en scène. Les portes de la prison de Loos se sont refermées sur le fils criminel et sur sa femme. Il nous demandait, avant son arrestation :

— Comment cela va-t-il finir ?

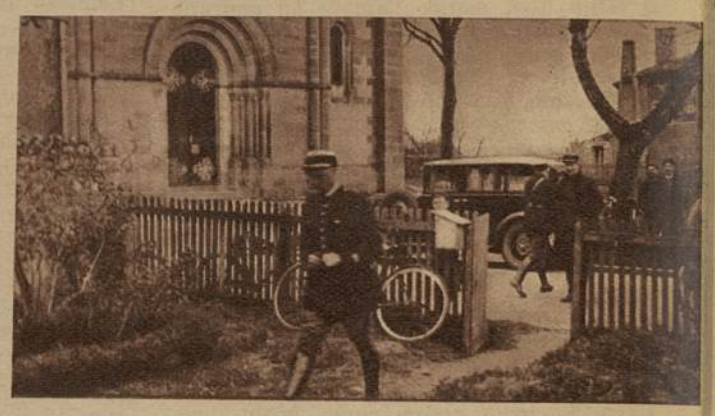
Il le sait maintenant.

SEMAIN

CEUX qui étudient l'histoire du crime et des criminels se demandent parfois si des lois mystérieuses, mais aussi rigoureuses que celles qui régissent les maladies humaines, ne sont pas à l'origine de l'éclosion soudaine d'une série de drames identiques, s'il n'y a pas là comme un étrange phénomène de contagion dont la conséquence est de faire germer, presque simultanément, mais sur des points différents, la même tragédie, le même crime. De même un microbe invisible et malfaisant qui se propage multiplie les cas d'épidémie...

Cette loi des séries dans le fait divers est surtout vraie lorsqu'elle s'applique à des drames de la folie meurtrière, où la haine, la rancune longuement accumulées, la cupidité ou la misère aveuglent le criminel plus que le goût de mal agir, plus que le désir de vivre hors de la loi sociale.

Il y a eu — il y a encore — la série des attentats armés contre les commerçants (les débits de tabac, en particulier). Mais ces méthodes d'apprentis gangsters ne peuvent se propager, se répandre, qu'autant que la répression apparaîtra impuissante ou incertaine. Il y a là une question de force entre l'armée des malfaiteurs et la Police. Une sorte de bataille engagée, dont la sécurité des citoyens est l'enjeu.



Son coup fait, Drouillard alla annoncer au curé qu'il venait de trouver sa mère morte.

LE PARRICIDE

MONSIEUR le curé, venez vite. Il m'arrive une drôle d'histoire : ma mère vient d'être « escagassée ».

« Escagassée », dans le langage du Sud-Ouest, est intraduisible. « Tuée » est bien pâle à côté.

C'est en ces termes qu'Adonis Drouillard — petit propriétaire terrien, habitant, avec sa femme, son jeune fils André et sa vieille mère, une assez vaste maison à Gaillan-de-Médoc — vint annoncer à l'abbé Marceau, curé de l'endroit, que sa mère venait d'être, ce matin de carnaval, assassinée dans un pavillon attenant à son domicile.

Le spectacle était horrible. Mme veuve Drouillard, en chemise et bonnet de nuit, les pieds chaussés de pantoufles, gisait, la tête en bouillie, sur le plancher de sa chambre, face à la cheminée.

Dans cette pièce, où les premiers rayons du jour n'avaient pas encore tout à fait dissipé les ténèbres de la nuit, la flamme d'une lampe Pigeon répandait sa lueur jaune et tremblante.

Il ne fut pas difficile d'établir, dès les premières constatations, que le vol était le mobile du crime. Tous les meubles avaient été fouillés et une partie de leur contenu répandue sur le plancher.

Une lettre portant ces mots : « A lire après ma mort » traînait sur un meuble. Dans cette lettre, la septuagénaire exprimait le désir d'être inhumée « au large, dans un grand caveau », et elle indiquait qu'on trouverait l'argent nécessaire à cet effet dans une boîte dont elle révélait l'emplacement sous une pile de linge, dans l'armoire.

La boîte, une simple boîte de biscuits, se trouvait bien au lieu indiqué, mais elle était vide...

Sur ces entrefaites, les inspecteurs de la septième Brigade mobile vinrent rejoindre les enquêteurs et découvrirent dans l'écurie l'arme du crime : une hache de bûcheron appartenant à la maison. Elle avait été lavée, mais imparfaitement, car elle portait encore des traces de sang.

L'assassin, qui avait dû sortir par la porte donnant sur le jardin, avait lavé la hache à une pompe voisine, puis l'avait suspendue dans l'écurie.

L'assassin ? On songea d'abord à Pierre-Etienne Fontaine qui avait tué pour la voler Mme veuve Guilbaud, à Saint-Georges-du-Bois, et, vraisemblablement, les époux Guessard...

Fontaine, traqué, parcourait le Médoc, ayant dépensé les derniers billets qu'il avait dérobés. Mais on apprenait, au soir de cette première journée d'enquête, qu'il avait été arrêté à plus de quatre-vingts kilomètres de Gaillan, à Bègles, et que l'on avait pu reconstituer son emploi du temps. Le jour du drame de Gaillan, Fontaine avait couché à Bor-

Neurasthénique, Mme Pinte (ci-contre : le jour de son mariage) ***en vint à tuer son enfant.***

LES MÈRES

ET voici, pour terminer, la série des mères tragiques.

Tout près d'Annemasse, au hameau de Haut-Monthoux, la veuve Gougain s'était mise en ménage, quinze jours après la mort de son époux, avec un autre homme, un ancien brigadier de Thonon, cassé de son grade pour ivresse. Avec l'argent de sa pension et de ses économies, elle avait acheté un petit café du bourg et s'y était installée avec ses deux enfants, un garçon de onze ans et une fillette de six ans. Mais les affaires ne marchaient guère. Des disputes éclataient, l'homme était souvent ivre. Et les pauvres gosses subissaient sans broncher les persécutions du faux ménage.

Mais comment aurait-on pu prévoir l'affreux drame : un jour, la mère excédée tue le petit de onze ans qui, sagement, préparait ses devoirs, à la cuisine. Elle le tue de quatre coups de couteau. Puis elle monte dans la chambre où repose sa fillette, légèrement souffrante.

— Bonsoir, maman, je vais mieux.

Elle lui donne une orange et, comme l'enfant commence à manger, la mère monstrueuse brandit son couteau et la frappe à plusieurs reprises sur la tête.

Lorsque l'amant rentre le soir, il découvre le terrifiant spectacle. La criminelle a cherché à se mutiler les poignets. Le sang rougit les draps.

— Je voulais vivre librement ma vie, avoue-t-elle. Les enfants étaient de trop. Je suis bonne pour la guillotine, mais je n'ai pas peur.

Ce drame atroce a précédé de quelques jours les deux tragédies de l'île Saint-Denis et de la Haute-Marne.

Joinville (dans l'arrondissement de Vassy) frissonne encore de l'horreur qu'a provoquée la tragique découverte que fit un matin, sur le canal, un marinier.

Deux petites formes humaines flottaient entre deux eaux ainsi qu'une voiture d'enfant. Dans cette voiture se trouvait un troisième petit cadavre retenu par une courroie.

On ne tarda pas à les identifier. Il s'agissait des trois gosses de la femme du manœuvre Mongeard. Drame inexplicable. Le ménage paraissait uni et n'était pas dans la misère. Pourtant, une indicible mélancolie minait la pauvre femme. Elle était sur le

E ROUGE

La loi des séries ne peut jouer ici que si les défenseurs de la société manquent de moyens ou d'énergie, que si la faiblesse des uns constitue pour les autres une sorte d'encouragement.

Le problème se pose d'une façon évidemment différente pour les deux genres de drames qui ont défrayé, ces jours-ci, la chronique.

Trois parricides, trois infanticides, aux circonstances particulièrement affreuses, se sont succédé en si peu de temps qu'on a eu l'impression d'une sorte de raz-de-marée sanglant. C'est ici qu'on touche à cet imprévisible phénomène d'épidémie criminelle auquel je faisais allusion plus haut. On peut, en épurant la pègre d'une ville, prévoir et arrêter, dans une certaine mesure, les attentats, les coups de main, les agressions des hors-la-loi.

On ne peut que frémir d'horreur et de révolte devant la cruauté de ces fils dénaturés qui tuent leurs vieilles mamans pour les voler. On s'incline avec une pitié angoissée devant le corps de ces mères assez désespérées pour entraîner avec elles dans une mort injuste leurs innocents petits...

Luc DORNAIN.

L'enquête révéla que Mme Drouillard avait été frappée par son fils à coups de hache.

DE GAILLAN

deaux, dans un meublé des quais. Alors ?...

Le commissaire Richard et ses collaborateurs établirent leur quartier général dans une salle de la mairie de Gaillan, et procédèrent à l'audition méthodique des gens susceptibles de fournir des indications.

Tout d'abord l'heure du crime. On s'accorda à la fixer vers cinq heures du matin. A cette époque de l'année, il fait encore nuit noire.

Cependant, l'homme s'était, sans erreur, dirigé vers la pompe où il avait lavé la hache tragique, *puis il l'avait suspendue à sa place habituelle.*

On en avait pu déduire que l'assassin était un familier des lieux, puisque, d'autre part, il n'ignorait pas la cachette où Mme Drouillard plaçait ses économies. C'est sans hésitation, également, qu'il était allé vers l'armoire de la chambre, qu'il en avait bouleversé le linge, puis qu'il avait pris dans la boîte en fer-blanc les dix billets qu'elle contenait.

Enfin, les taches de sang qui avaient giclé sur ce linge et sur cette boîte constituaient la preuve péremptoire que le larcin avait précédé le meurtre.

L'assassin se trouvait donc parmi les vingt personnes entendues, toutes familières de la victime.

Mais qui ?

— Vous avez des dettes criardes, lança à brûle-pourpoint le commissaire Richard à Adonis, le fils de Mme Drouillard.

— Oh ! fit l'interpellé en hochant la tête.

— Regardez-moi bien en face et ne détournez pas constamment les yeux, poursuivit le policier. Vous avez des dettes et votre mère n'avait nul désir de vous donner encore une partie de son avoir pour les éteindre... N'avez-vous pas tenté de la voler ?

Adonis s'obstinait dans son silence buté.

— Vous ne répondez point. Votre vieille mère était matoise, difficile à berner. Alors, excédé, vous lui avez pris son magot, durant la nuit, et comme elle vous avait surpris, vous l'avez tuée à coups de hache, et vous avez ensuite voulu laver l'arme du crime. Seulement, voilà, vous l'avez mal lavée. Il restait du sang sur le manche, comme il restait des traces de vos pas. Allons, tout vous accuse. Vous êtes — mais regardez-moi donc dans les yeux — le seul coupable...

— C'est vrai, finit par avouer l'homme vaincu, mais je n'ai rien volé. La boîte était vide. C'est de rage que j'ai tué ma mère.

Tragique pantin de mardi-gras, le parricide s'accroche à cette misérable excuse, mais demeure impassible. Il ne paraît même pas effleuré par le remords.

C'est le septième crime qui, en trois mois, désole la région bordelaise, et c'est le plus atroce.

LE PARRICIDE DE TOURS

Venu chez sa grand'mère pour la voler, René Giry n'hésita pas à assommer la pauvre vieille avec un pieu de vigne.

Un grand garçon pâle, coiffé d'un béret basque, pénétra dans la salle du commissariat.

— Je voudrais voir monsieur le commissaire.

Ce fut le secrétaire qui le reçut. Posément, avec assurance, le jeune homme exposa sa requête.

— Je m'appelle René Giry. J'ai lu dans le journal que ma grand'mère, Mme Bozon, a été assassinée, hier, à Maillé. Je suis bouleversé... J'ai pensé que vous pourriez me donner des renseignements...

Il parlait lentement, sans se troubler, cherchant un peu ses mots. Son visage mat, aux traits fins, n'exprimait rien qu'un peu d'angoisse, une émotion légère, perceptible seulement au battement des paupières.

Le secrétaire du commissariat ne savait rien du crime de Maillé. Le jeune homme lui tendit le journal.

A Maillé, hameau voisin de Sainte-Maure de Touraine, une vieille femme qui vivait dans une métairie avait été assassinée la nuit précédente. Un crime ignoble. Elle avait été tuée avec un pieu de vigne qui, pénétrant dans la bouche, avait troué la voûte du palais, broyé les vertèbres cervicales. On avait découvert le cadavre, à peu près nu, dans la cuisine. Partout du sang. Sur les murs, sur le lit, sur les chaises, sur les poutres du plafond. Les deux mains de la morte étaient tendues dans une attitude suppliante. Elle avait lutté, désespérément, avant de tomber sur le dos, blessée à mort.

Le vol était le mobile du crime. Mais, en vérité, on n'avait pas dérobé à l'octogénaire plus de cent francs.

Le secrétaire du commissaire, ayant terminé la lecture du récit du drame, leva les yeux vers le jeune visiteur qui se tenait droit devant lui, les mains dans les poches.

— Je n'en sais pas plus que toi, lui dit-il, mais peut-être ta déposition sera-t-elle utile à l'enquête. Rendais-tu souvent visite à la grand'mère ?

— Pas souvent.

— Tu ne l'as pas vue, hier ?

— Oui... non, c'est-à-dire, non.

Le jeune homme frissonnait. Il sortit ses mains de ses poches. La main droite portait des marques de coups de dents.

— Qui t'a mordu ?

— Un chien.

Le policier se leva pour regarder de plus près l'étrange garçon.

— Tes vêtements sont trempés. Pourquoi ?

— Je suis tombé dans la Loire.

Mais, brusquement, avant que son interlocuteur ait eu le temps de poser une nouvelle question, le jeune homme balbutia :

— C'est moi qui ai tué ma grand'mère.

Mis en présence du commissaire, puis du juge, il répéta son aveu, sans montrer d'émotion. Il paraissait parfaitement maître de lui, sérieux, paisible. Devant le cadavre horriblement défiguré de sa grand'mère, il n'eut pas un tressaillement. Et c'est posément qu'il fit le récit de son crime.

— Je n'étais pas heureux chez mon père. Nous habitons Châtellerault (René Giry y est né le 28 décembre 1919. Il a fait ses études dans un collège libre de cette ville et dans une école professionnelle. C'était un élève paresseux). Au mois d'avril, j'ai été mis à la porte de la maison de commerce où j'étais entré au mois de décembre 1934. Parce que je ne travaillais pas, mon père ne me donnait plus d'argent. Il ne voulait pas que je reste à la maison. Il m'y tolérait à l'heure du repas seulement. Le reste du temps, je sortais. Je me promenais dans les rues pour n'avoir pas froid. J'étais sans argent. J'avais la barbe longue, les cheveux longs. Je ne pouvais rester ainsi. Il fallait bien que je me procure de l'argent. Et j'ai eu l'idée de tuer ma grand'mère pour en avoir. Ça m'a travaillé la tête. Je n'avais rien à faire que me promener. Je pensais trop...

Il a dit ces derniers mots un peu plus bas, comme s'il tentait de donner une explication de son crime. Il quitte Châtellerault un lundi, vers sept heures du matin. Il arrive chez sa grand'mère vers une heure de l'après-midi. Il travaille pour elle dans le jardin. La nuit venue, la vieille dame se couche. Lui, dans son lit, dort mal, tourmenté par son affreuse obsession. Le lendemain, quand il se lève, sa grand'mère est encore couchée. Il lui donne son café au lait, parle avec elle de la famille.

— Je répondais avec peine à ses questions. Je n'oubliais pas que j'étais venu pour la tuer et la voler.

A onze heures, ils déjeunent. Elle est encore dans son lit, c'est lui qui a préparé le repas.

— Vers midi, je suis allé dans la cuisine chercher un pieu de vigne et...

Le reste, c'est la scène classique. Les recherches hâtives dans l'armoire pour y découvrir de l'argent. René Giry ne trouve que soixante-seize francs de monnaie dans une boîte. Il les empoche, ferme les volets de la chambre et il part, emportant les clés qu'il jettera dans un champ.

Ces soixante-seize francs, voici comment il les dépense: voyage à Sainte-Maure, 10 francs ; coiffeur, 5 fr. 50 ; apéritif et cigarettes, 10 francs ; cinéma, 10 francs ; hôtel, 16 fr. 50.

— Il ne me reste qu'un franc et 80 centimes, achève le misérable. Cela ne fait pas tout à fait le compte. Mais je ne me souviens pas de ce que j'ai fait de la différence. Non, vraiment, je ne me souviens pas.

TRAGIQUES

point de mettre au monde un quatrième bébé. Prise de neurasthénie, la mère avait jeté ses trois fillettes dans le canal et s'y était précipitée à son tour !...

Mais c'est à l'île Saint-Denis qu'on devait découvrir l'image la plus terrifiante de cette série de drames de la folie.

Vers deux heures du matin, une locataire du 36 de la rue du Bocage, Mme Alexandrine Morain, vendeuse de journaux, est brusquement réveillée par une détonation, puis par des coups violents frappés à sa porte. Elle ouvre après quelque hésitation, mais elle recule aussitôt d'horreur devant le spectacle qui s'offre à elle.

Une femme aux yeux révulsés s'appuie au chambranle de la porte. C'est sa voisine, Mme Pinte, la femme d'un capitaine de remorqueur en chômage. De sa gorge entr'ouverte par une large blessure, le sang gicle par saccades. Ses vêtements sont rouges, ses mains aussi...

Terrifiée, Mme Morain referme la porte, puis, comme elle entend tomber un corps, elle maîtrise son effroi pour rouvrir.

Mme Pinte est étendue, exsangue, devant sa chambre. Sur un lit ensanglanté, on aperçoit le corps de son fils, âgé de onze ans. L'enfant a été tué, pendant son sommeil, d'un coup de fusil tiré à bout portant derrière l'oreille droite. Sur une table, une lettre à l'écriture hésitante a été placée bien en vue. C'est l'explication de l'horrible tragédie :

« Je meurs d'avoir trop aimé et d'avoir été une épouse fidèle... Que cette femme soit maudite d'avoir pris le père de mon enfant chéri, que je veux emporter avec moi... »

Bien en vue aussi, la mère criminelle avait préparé sur le lit les draps et les vêtements dans lesquels elle désirait qu'on les ensevelît, elle et son fils.

C'est dans une crise de désespoir que, près d'Annemasse, Mme Gougain assassina son fils.

Quelques heures avant, après une dispute, l'époux avait quitté le logis, en claquant la porte.

— Tu ne me reverras pas, lui avait crié la mère.

Ce sont de ces mots que les hommes entendent parfois. Mais il est des femmes assez désespérées pour prendre au sérieux ce qu'elles disent...

Hélas ! un pauvre gosse avait été une fois de plus l'innocent enjeu du sanglant sacrifice.

PROSTITU
TROUBLANTE É

Grande enquête soci
par LOUIS ROUBA

Il était venu chercher l'apaisement dans cet appartement de l'Hôtel du Lacydon qui donnait sur le Vieux Port ; mais une rage soudaine l'emporta : il se précipita sur la fille, la bâillonna de sa lourde main.

II (1)

A Djibouti, par une leçon de choses vues, me fut suggérée cette enquête.

Avant de la continuer à Paris, arrêtons-nous quelques journées au port de débarquement, sans nous égarer pourtant aux alentours classiques de la rue Bouterie. J'ambitionne d'étudier LA PROSTITUTION, non point ses lieux. En présence d'une grande et troublante énigme et qui divise les sociologues en deux camps, on me pardonnera un minimum d'abstrait... (J'ai du concret en impatience au bout de mon stylo.)

1° LE *abolitionnistes* pensent et disent :

« La prostitution est moralement un honte, physiquement un danger. En la réglementant, on l'absout, on la protège, on la perpétue. Il faut la mettre hors la loi. »

2° Les *réglementaristes* disent et pensent :

« La prostitution est moralement une honte, physiquement un danger, mais nous ne créons pas le fléau en le constatant; nous ne le supprimerions pas en l'ignorant.

« Puisqu'il existe, il faut le surveiller et en circonscrire les effets. Moralement, nous l'empêchons de dégénérer en turpitude; physiquement, nous prévenons et soignons les maladies dont il est la cause. »

Ayant retenu que les deux camps s'accordent sur la « honte », sur le « danger », ne poussons pas plus avant le débat théorique.

C'était donc à Marseille...

C'était donc à Marseille, ai-je dit. J'y arrivai par un courrier d'Orient. Il devait s'y produire un dramatique événement qui m'atteignit dans la personne d'un bon compagnon de paquebot, le capitaine N... (je le nommerai Lemoinach), commandant en second du...

Nous nous étions liés, Lemoinach et moi, au cours de deux traversées. Un beau et rude garçon de trente-cinq ans : intelligence alerte, santé joyeuse, quelque chose de fort et de doux dans les yeux bleus. Ce pur Breton (nous l'en plaisantions) avait acquis en quelques années, à terre ou à bord, au contact des Provençaux, l'accent, l'exubérance et les goûts du pays. Grand amateur d'oursins, de clovisses et d'anchoïades, il rivalisait avec le commissaire et le chef mécanicien d'anecdotes aux quatre-épices renforcées d'ail et de piment rouge !

J'entends encore son rire sonore, sa voix éclatante lorsque, à tout propos, hors de propos, il résumait d'imaginaires complications :

— Qué pastis !... Qué pastis !...

Toutefois, il en va des marins sur l'Océan comme des soldats dans la brousse, effleurés à la nuit tombante par l'Ange de la Mélancolie. Celui-ci n'y échappait, quoiqu'il s'enorgueillît du célibat et professât pour la femme un mépris généralisé. Il n'avait connu sœur ni mère et n'en pouvait retrouver le tendre respect au fond de son enfance. Il supportait mal la loi de continence des longs courriers. Hérissé en lui-même contre toute faiblesse sentimentale mais cédant au despote sensuel, il se délivrait à chaque escale sans jamais se livrer.

Pourtant, le retour, après quatre à six mois de voyage, marque pour tous les marins, même sans foyer, une rentrée à la maison. Femme ou amie, on accorde à la compatriote un peu plus qu'à l'étrangère...

Pour lui, aucun lien ne l'attachait à aucune ! Mais, avec un visage chaque fois différent, c'était bien toujours une « payse » qu'il retrouvait durant quelques semaines. Peut-être, au cours de ces brèves aventures, se montrait-il moins cynique, moins bourru, plus accessible au sourire qu'en ses fugues brutales dans les autres ports.

Qué pastis !

Nous nous étions quittés dès l'arrivée, deux jours auparavant, sur l'illusoire promesse de nous revoir, de nous écrire. Puis j'avais décidé de rester à Marseille jusqu'au prochain dimanche. Je le rencontrai à la terrasse d'un café, sur le Vieux Port. Ma présence lui causa plus de plaisir encore que de surprise.

— Qué pastis ! Je vous croyais à Paris, je ne suis pas fâché de vous voir; vous pourrez me donner un conseil. Figurez-vous, mon vieux, qu'on en veut à ma peau !... Une histoire idiote !... Mais tel que vous m'avez trouvé, pensif devant ce vermouth, j'étais en train, mentalement et à toute éventualité, de numéroter mes abatis !...

Il me conta alors un incident stupide, grossier, que j'écoutai avec tristesse et qui lui avait valu la haine d'un voyou. Je lui conseillai de s'éclipser jusqu'au jour de l'embarquement. Mais ses fonctions de second commandant l'obligeaient à se rendre à bord tous les jours. Une fois, pendant son récit *(Qué pastis !)*, il s'interrompit pour me désigner un athlète sanglé dans un veston clair (cravate bleu ciel, bottines pointues, casquette) qui arpentait le quai des Belges en nous regardant :

— Ce doit être lui... C'est certainement lui !

Il se levait pour aborder l'inconnu; je le fis rasseoir et lui conseillai d'épargner son courage pour de meilleures occasions. Je lui suggérai de se faire accompagner le soir en revenant de la Joliette et même le matin, s'il s'y rendait au petit jour. Nous avions pris rendez-vous au même endroit, à midi, le surlendemain pour déjeuner.

Je m'éveillai tard, ce jour-là ; le valet m'apporta *Le Petit Marseillais* avec le café-crème... Ah ! je n'oublierai pas cet instant, ce portrait en première page...

— Lemoinach !...

Le crime de Joli-Coq

Le capitaine Lemoinach en uniforme ! Un bel officier de marine souriant à l'objectif (cliché Ouvière...) : la victime !... Puis un autre portrait (cliché anthropométrique) : Thomasi, dit Thomas Joli-Coq, en qui je reconnus, malgré l'absence de cravate et de casquette, le jeune homme du quai des Belges. Le titre et les sous-titres, sur deux colonnes, me dispensaient de lire le texte dont les lettres tremblaient devant mes yeux :

SAUVAGE AGRESSION
PLACE DE LA RÉPUBLIQUE
LA VICTIME EXPIRE A L'HOTEL-DIEU
ARRESTATION D'UN DES ASSASSINS.

Quelle journée !... Quelle pitié !... Le pauvre corps dans une salle d'hôpital. Fastidieuses dépositions au commissariat, visites à la Compagnie avec le chef mécanicien et un lieutenant, rédaction de lettres à la famille de Bretagne : un oncle, des cousins... L'affaire m'obligea à prolonger mon séjour... Un remords m'obsédait de n'avoir su protéger mon malheureux ami.

Je peux aujourd'hui, en combinant les confidences de Lemoinach et les pièces de l'instruction, les aveux de l'assassin et de ses complices (la fille Eva Galli, entre autres), reconstituer le drame, dans toutes ses phases. Cette misérable histoire, banale en elle-même, se situe, pour ses causes profondes et ses prolongements, au cœur de mon sujet. Elle éclaire un des aspects de la Prostitution mieux qu'un savant ouvrage de sociologie ne le pourrait faire. Peut-être les lueurs qu'elle projette nous guideront-elles !...

L'orchestre pleurait une mélodie

Le soir même de l'arrivée, Lemoinach avait retrouvé dans sa chambre de l'Hôtel du Lacydon ses vêtements civils, ses habitudes de citadin intermittent.

Il n'avait pas cent mètres à parcourir pour entrer à l'*Angel's Bar*, sur la place de la Bourse, face à la station de taxis. C'est un petit restaurant où l'on dîne et où l'on danse fort avant dans la nuit. Le marin fut reconnu, salué par le chasseur, le gérant et quelques économes consommatrices d'œufs à la gelée.

Bientôt, une atmosphère amicale l'enveloppa. Comme les autres fois, il savourait ici, parmi des amies françaises, quelque chose d'indéfinissable qui lui était refusé dans ses virées d'escales, quelque chose de familial, d'attendrissant. Sa rude faim de loup de mer exaspérée par une longue abstinence, son féroce appétit sensuel s'apaisaient un instant dans une langueur. Et si l'orchestre pleurait une mélodie, un vague émoi lui serrait la gorge, lui mouillait les yeux.

Comme le barman lui confectionnait un cocktail, il s'informa de la blonde Eva... Fréquentait-elle toujours l'*Angel's*... Viendrait-elle ce soir ?

Il avait fait sa connaissance six mois auparavant, mais les circonstances avaient attribué cette compagne à l'un de ses amis de paquebot, auquel il faisait alors les honneurs d'une soirée marseillaise. C'était précisément la dernière soirée avant le départ : il n'avait pu emporter d'elle qu'un désir.

La chasseur courut aux informations. Ce n'était pas loin. En bordure de la place, derrière les vitres soigneusement relevées du taxi, dont il était le conducteur et le propriétaire, Joli-Coq somnolait.

Un « clille » pour la mistonne !

— Hé là, Thomas, un « clille » pour la mistonne... Où qué l'est ?

Joli-Coq ouvrit un œil et s'informa :

— Laquelle ?

— Le numéro un... Eva !

— Elle est montée.

— Pas pour la nuit, à cette heure ?

— Oh ! tu la connais pas !... Elle aime pas ce genre de bisness... Est-ce qu'il est au pèze, le miché ?

— Cap'taine marin !

— Bon, y poireautera pas plus d'une demi-plombe. J'avise la marmotte.

Le chasseur traduisit à son client.

— J'ai rencontré des amies de Mme Eva. Elle doit certainement venir à l'*Angel's*. Elle ne tardera pas plus d'un quart d'heure.

Le capitaine dégusta un second cocktail, consulta la carte... Et la blonde Eva — très blonde — serrée dans un fourreau noir à collerette bleu pastel, effectua son entrée. Elle hésita, un instant, fit un effort de mémoire :

— Ah ! c'est vous ?... C'est toi ? C'est gentil de penser aux amies !

Et, pour montrer qu'elle avait rapidement reconstitué la dernière entrevue :

— Et ton copain ?

Précisément, elle n'avait pas dîné. On commanda des marennes, des écrevisses, une solide grillade, du champagne nature...

Il n'était plus tellement pressé d'assouvir sa grossière fringale d'homme chaste malgré

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 383.

UTION
ÉNIGME !

lui, et s'attardait maintenant aux gentillesses du flirt.

Eva n'avait pas vingt-cinq ans. Sa jeunesse la préservait encore des stigmates professionnels et lui conservait un visage pur, un regard limpide, un rire doux et enfantin. Elle s'intéressait à son compagnon comme si elle l'eût toujours connu, s'informant de ses beaux voyages, s'inquiétant de sa santé et le gourmandant :

— Assez fumé comme ça !... Je confisque les cigarettes jusqu'au dessert !

Après le dessert, la liqueur et quelques danses, l'accord nuptial était conclu généreusement d'une part, assez délicatement de l'autre. Le couple se prépara à partir comme un jeune ménage se décide à rentrer à la maison après une « charmante soirée ».

Eva s'excusa :

— Patiente un instant, chéri : j'ai un coup de téléphone à donner.

Elle se dirigea vers la cabine, fit appeler Thomasi dans son taxi.

— Zut... Il fait du plat... Il en veut pour la nuit... Il en démord pas. Alors tu comprends... des clous !

— Combien ?

— Quinze louis... mais je marche pas, je monte à la passe, c'est tout.

Et, devinant une réprobation dans le regard sévère de son maître, elle supplia :

— Enfin ! tu m'avais promis pour ce soir, on devait rentrer de bonne heure, c'est pas souvent maintenant qu'on se pagnotte...

— T'as pas le droit de causer comme ça !... On verra pour demain.

— Encore demain !... Et c'est encore Gabrielle, parce qu'elle aura encore rien fait, qui en profitera.

— Y a pas de Gabrielle ! Assez causé..., coupa Joli-Coq.

Puis, il se radoucit :

— Allons, à demain... sacré môme !

Il disparut discrètement.

Il avait besoin d'elle

Elle se mordit la langue pour ne point pleurer. Mme Thérèse, la gardienne du vestiaire, compatit :

— C'est tous les mêmes, des sans-cœur !... Fais pas cette tête devant ton client, tout de même !

Eva recomposa son sourire. Lemoinach l'attendait, le regard brillant, contenant mal son impatience.

L'appartement de l'Hôtel du Lacydon, au quatrième, était composé d'un salon à deux fenêtres sur le Vieux Port, séparé par une salle de bain, d'une chambre assez obscure sur la cour. Cette dernière pièce, manquant d'aération, avait du moins l'avantage d'être discrète, silencieuse, isolée de tout bruyant voisinage.

Eva, dévêtue, ne décevait point ses amis. Pour peu de temps peut-être encore, elle était belle. Un peu frêle, sans doute, mais souple, fraîche et harmonieuse... Il avait besoin d'elle depuis toujours...

Pour se libérer d'une suggestion qui eût contrarié son bonheur, et sans doute, aussi, pour s'acquérir plus de gratitude de sa compagne, le naïf marin commit une imprudence : il tira de son portefeuille un gros billet de cinq cents francs.

— Range toujours ça pour qu'on n'en parle plus... Je n'ai pas d'autre monnaie... Tant mieux pour toi !

Et il s'abandonna furieusement à son destin d'homme, à la loi de la chair... Ce pouvait être une simple et féconde nuit d'amour. Il s'était endormi après la « bonne tempête », et sur « les jeunes seins laissait rouler sa tête... »

Il s'éveilla au bruit d'un tabouret renversé dans la salle de bain, s'étonna d'être seul dans le grand lit ; il se leva, donna la lumière et surprit Eva tout habillée, le chapeau sur la tête.

— Tu fous le camp ?

— Ecoute, mon petit...

Une rage le posséda jusqu'à lui couper la parole.

— Ah ça !... Ah ça !... Il y a maldonne !...

Pour ne plus lui laisser le temps de se ressaisir, et sans autre explication, la fille ouvrit la porte... Elle fuyait. Il la rattrapa, lui serra les poignets.

— Tu me fais mal, grande brute !

— Garce !

D'une poussée, il la lança dans la chambre, verrouilla la porte du salon, dont il prit la clef, ferma la porte de la salle de bain puis, sur les doubles volets, extérieurs et intérieurs, de la fenêtre, tira le lourd rideau de reps rouge.

— Ne me battez plus !... Je ferai ce que vous voudrez !

Il ricana :

— Allons, ouste !... A poil ! Et plus vite que ça !

Elle se déshabillait en tremblant, se piquant les doigts.

— Plus vite que ça !...

Elle fut enfin dévêtue, conservant ses bas noirs, son uniforme de prostituée.

— A poil, j'ai dit !...

Puis, il ordonna :

— Chiale plus... allons rigole !

— Je peux pas !...

— Tu peux pas... Alors, à genoux maintenant ! Baise mes pieds !

Au petit jour, après avoir éprouvé jusqu'à l'épuisement la docilité de la fille à son caprice ignoble, il ramassa pêle-mêle la robe, le manteau, le chapeau, les bas... les jeta dans le couloir.

— Frusque-toi sur le paillasson, paillasse ! Et bien le bonjour à ton poisson !...

— Môssieu a des passions !...

Dès l'après-midi, Lemoinach avait été suivi, heurté dans la rue. Rentré de bonne heure à l'hôtel, des coups de sifflets et des insultes l'avaient réveillé. Des fenêtres du salon il avait aperçu un groupe sur le quai des Belges. Joli-Coq lui avait crié :

— T'es repéré... bourrique !

Je l'avais rencontré le jour suivant, comme il réfléchissait aux événements devant un verre de vermouth.

Enfin, le mercredi matin, il avait dû se rendre au quai de la Joliette vers sept heures, après s'être assuré que les planqueurs ne le surveillaient plus. La rue de la République était encore déserte ; n'ayant pas trouvé de taxi il voulut aller jusqu'à la station de la place, devant le bureau des Messageries, pour se faire accompagner jusqu'au môle H.

La voiture de Joli-Coq l'avait devancé ; trois hommes en surgirent. L'un d'eux s'avança poliment devant lui, retira sa casquette et s'inclina.

— Môssieu a des passions !

Il n'eut pas le temps de répondre. Serré par derrière, autour de son cou, un cache-nez l'étranglait... On entendit éclater un pneu... deux, trois.

Un corps sur le trottoir...

Le taxi de Joli-Coq était déjà loin quand le concierge et le veilleur de la Compagnie, les arroseurs municipaux et les agents s'élancèrent à sa poursuite.

Mais l'arrosage matinal avait rendu la chaussée gluante ; l'auto des meurtriers fit un tête-à-queue ; les trois hommes commirent la sottise de l'abandonner et de courir à toutes jambes... Ils furent arrêtés sans grand dommage.

A chaque retour à Marseille, le capitaine aimait à retrouver, auprès des amies françaises habituées des boîtes de nuit, une sorte d'attendrissement qui lui était refusée dans ses virées d'escales.

— Gueule si tu veux !... Personne ne viendra... Ou plutôt ne gueule plus, tu me saoules!

Il la bâillonna de sa lourde main, répondit à une morsure par une gifle, lui tordit le bras, lorsqu'elle essaya de griffer. Enfin, elle s'affala, sanglotante, domptée.

— Assez !... assez !... Je te demande pardon... je ferai ce que tu voudras...

La haine était en lui comme une folie..., non, comme une horrible lucidité qui éclairait soudain, du fond des âges, tout son être, toute sa vie, son étrange dualité de bête frémissante et d'ange meurtri !... Comme elle pleurait, la tête abîmée dans un oreiller, il répéta, pour lui plus que pour elle :

— Il y a maldonne !

Un fauve et sa proie

A la fulgurante lueur de sa colère, il découvrit l'abîme qui les séparait, lui et cette femme, depuis toujours et pour jamais. Il se méprisa d'avoir cherché son rêve dans un cœur pourri. Des mots le brûlaient comme un acide sur la chair : le « cœur »... l' « amour »... Allons donc !... Il n'y a qu'un mâle et une femelle, un fauve et sa proie ! Contre l'humiliation que lui avait infligée cette fille, il chercha et trouva en lui-même un orgueil de brute. Son exaspération sensuelle lui suggéra sa vengeance.

Elle pleurait comme une gosse punie, cachant ses yeux, se faisait petite, repliée en chien de fusil, le menton sur les genoux. Elle eut un sursaut de terreur lorsque la main du marin s'appuya sur son épaule.

— Allons, ouste !...

Telle est l'histoire misérable et banale, je le répète, où je voudrais trouver quelques enseignements.

Elle nous présente, dans sa crudité d'une lumière au mercure de studio anthropométrique, les trois personnages classiques de la prostitution : le client, le souteneur, la fille.

Egoïste client... Mais homme pitoyable, grelottant de désir devant un foyer sans flamme, cruel et méprisant pour sa partenaire d'amour qui lui rend au centuple sa haine et son mépris.

Triste et cynique souteneur... Dupeur de cœurs ardents, inventeur à son profit de dévouements ignobles et contre lequel une société complice refuse de se donner des lois.

Pauvre fille... Fille nue et désarmée par les règlements, par les préjugés, par les hypocrisies, contre la cruauté, l'égoïsme, la turpitude de celui-ci, la lâcheté, le cynisme, l'ignominie de celui-là...

Pauvre fille !... Pauvre fille !...

(A suivre.)

Louis ROUBAUD.

DE BEAUX CHEVEUX

Ma formule scientifique contre démangeaisons, chute, pellicules, est souveraine. Elle activela repousse. J'envoie gratuit mon livre de conseils très documenté.

Attestations remarquables.

Produits LULL, 9, Pl. Wilson, Toulouse

LES CACHETS DELLOVA FONT

MAIGRIR

rapidement, sans aucun régime et sans danger pour la santé. La boîte : 16 francs Envoi discret franco contre remboursement ou contre mandat adressé au Laboratoire J. D. Lafosse, 48, av. de la République, Paris.

RÉSULTAT SURPRENANT

DE JOLIS SEINS

Pour DÉVELOPPER ou RAFFERMIR les seins un traitement *double*, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seuls les TRAITEMENTS DOUBLES SYBO donnent rapidement une belle poitrine. Préparés par un pharmacien, ils sont excellents pour la santé. Efficacité garantie. *Demandez la brochure gratuite* envoyée *discrètement* par les Lab. *T. SYBO*, 34, r. Saint-Lazare, Paris (joindre timb.).

PRIMASTELLA 1933. Berline, excellent état. Téléphoner Wagram 03-90.

500 fr. le mille, adresses à copier p. enveloppes, travail assuré tout l'an. Manuf. Vulcan, 2, Lyon.

ET CELLE-CI EST CERTAINE GRACE A LA **FLEUR IRRADIANTE**

l'AMOUR et la CHANCE vous seront donnés

GRATUITEMENT

par la possession de la mystérieuse

FLEUR IRRADIANTE

Envoyée à l'essai pendant 15 JOURS sans engagement de votre part.

≡ Cette fleur éternelle au parfum magique lumineuse dans la nuit, sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité d'après les rites millénaires de PAMIR et les immuables principes astrologiques des MAGES D'ORIENT.

≡ La Science même s'incline devant sa puissance Des PREUVES SCIENTIFIQUES et des ATTESTATIONS PAR MILLIERS nous parviennent même des gagnants de la LOTERIE NATIONALE et sont à votre disposition.

≡ Incrédule aujourd'hui vous ne le serez pas demain et vous ne regretterez pas de m'avoir écrit.

Choisissez la fleur que vous désirez rose ou œillet blanc sûr de son pouvoir je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Pour toute demande je joindrai à l'envoi, votre horoscope, les chiffres qui vous sont favorables et votre portrait graphologique GRATUITS.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous même et joignez 3 francs en timbres si vous le désirez pour frais divers d'envoi discret

(délai de préparation 10-15 jours)

Prof. T. AOUR - 30, rue Franklin - LYON

Lui seul vient vraiment d'Orient

VIENT DE PARAITRE

SOMMAIRE

L'initiation sexuelle — Ce que doit être l'éducation sexuelle — La Fécondation végétale — La Fécondation animale — Les sexes — Organes génitaux masculins — Organes génitaux féminins — Les spermatozoïdes — Les ovaires — La procréation humaine — L'accouchement — La syphilis — La Blennoragie — Préservation sexuelle — Lutte contre les maladies vénériennes — Les centres prophylactiques officiels — Pour l'harmonie sexuelle.

LA VIE SEXUELLE

Précis d'initiation

Pierre BASSAC

« Pour la vérité, contre l'ignorance, pour la santé et le bonheur intime des individus. »

Envoi à domicile en paquet clos contre remboursement ..... 12 Frs

LIBRAIRIE CRITIQUE

25, Rue de Vanves - PARIS-14e

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

affranchir lettres 1.50 cartes post. 0.90

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Markhausen 509 (Tch.-Slov.)

AUX FUMEURS

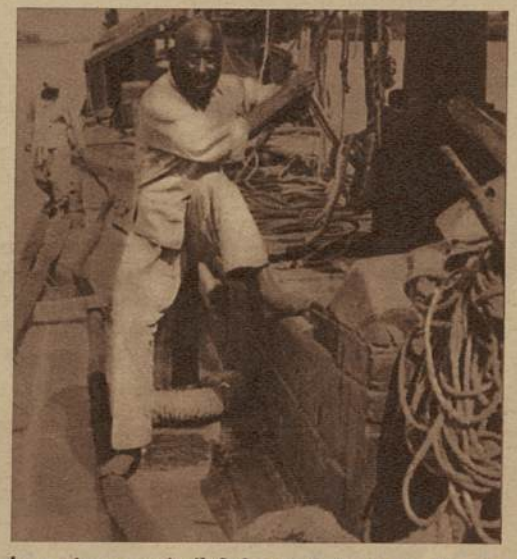
Vous pouvez vaincre l'habitude de fumer en trois jours, améliorer votre santé et prolonger votre vie. Plus de troubles d'estomac, plus de mauvaise haleine, plus de faiblesse du cœur. Recouvrez votre vigueur, calmez vos nerfs, éclaircissez votre vue et développez votre force mentale. Que vous fumiez la cigarette, le cigare, la pipe ou que vous prisiez, demandez mon livre, si intéressant pour tous les fumeurs. Il vaut son pesant d'or. Envoi gratis.

Remèdes WOODS, 10, Archer-Street (219-TAG) Londres W1

VI. — LE POISON JAUNE (1)

APRÈS un séjour en Indochine, l'enseigne G... rentrait en France où l'attendaient sa vieille mère et sa fiancée.

Au lieu de prendre tout bonnement un vapeur qui l'aurait conduit à Marseille *via* Suez, le jeune officier avait eu l'envie de suivre la route des écoliers. Il connaissait les escales de l'Océan Indien et la pesante traversée de la Mer Rouge. Pourquoi ne pas boucler la boucle et regagner la métropole en terminant le tour du globe ? C'était évidemment plus long, mais le voyageur y rencontrerait du nouveau.



Le poison avait-il été versé par un de ces Chinois inquiétants que Hong-Kong déverse sur les paquebots indolents?

L'enseigne G... décida donc de s'embarquer à Saïgon sur le courrier des Messageries Maritimes qui levait l'ancre en direction du Japon. Là, il prendrait un *Empress* qui lui ferait passer le Pacifique, il traverserait le continent américain et n'aurait plus ensuite à effectuer que le rapide trajet New-York-Le Havre.

Un beau voyage !...

L'enseigne était un solide garçon qui inspirait d'emblée la sympathie. Très simple et très ouvert, il constituait un excellent compagnon de bord et, au bout de quelques jours, nous entretenions de bonnes relations de camaraderie. Il prenait assez souvent ses repas au carré des officiers de pont du paquebot et participait à d'interminables bridges.

A Changaï, je ne le vis pas de toute l'escale. Je savais qu'il avait l'intention d'aller faire un repas dans un restaurant chinois et même d'aller fumer quelques pipes dans la vieille cité. Il regagna le bord peu de temps avant le départ, fort content de sa promenade, et nous regardâmes, accoudés à la rambarde, les eaux boueuses du Wangpoo refluer dans notre sillage.

La vie de notre petit bourg flottant continua. L'enseigne partageait son temps entre des stations sur la passerelle, des bridges au bar des premières et des apparitions au salon où quelques couples foxtrottaient. On approchait du Japon.

Et voici que, la veille de l'arrivée à Kobé, le jeune officier se sentit un peu fatigué.

— Ce n'est rien, me confia-t-il ; je vais me coucher de bonne heure pour être d'aplomb demain matin.

L'enseigne avait, en effet, décidé de nous quitter à Kobé pour se rendre, par l'intérieur, à Yokohama, où il avait retenu sa place sur un bateau américain. Il avait huit jours devant lui et pourrait ainsi faire plusieurs excursions intéressantes.

Kobé...

Le Service de la Santé nous astreint à ce que les navigateurs appellent la « cérémonie des petits pots ». Il faut dire qu'à Changaï, une fois de plus, le choléra régnait au moment de notre passage. La Santé japonaise avait donc raison de tenir notre navire pour suspect. Mais le choléra est une maladie qu'il n'y a qu'une seule façon de déceler, et une façon bien prosaïque, hélas !...

Les Japonais, en un tournemain, garnirent le pont d'une ribambelle de petites cabines volantes munies de pots. Passagers et membres de l'équipage durent s'isoler un instant entre ces montants et un échantillon fut enclos dans un tube de verre numéroté... Si quelqu'un était incapable de se soumettre avec succès à cette formalité, une petite infirmière intervenait, armée d'une seringue, et pénétrait dans la cabine... On imagine aisément les scènes burlesques qui se déroulent quand vient le tour des matelots et des chauffeurs...

Un peu à l'écart, les médecins examinaient rapidement les tubes qui leur étaient soumis.

Le plus ridicule de l'incident ne résidait d'ailleurs pas dans le spectacle étonnant que présentait le pont, mais plutôt dans l'esprit avec lequel l'opération était menée. En effet, comme il n'était évidemment pas agréable de se soumettre à une visite aussi particulière, les autorités japonaises avaient jugé politique d'en dispenser les passagers de première classe et les membres de l'Etat-Major du paquebot. Ce qui revient à dire que le fait d'acheter un billet de première vous immunise contre le choléra, ou bien qu'un lieutenant ne saurait contracter la maladie comme un vulgaire timonier ! Ainsi le veut la médecine japonaise...

Aucun cas suspect n'ayant été découvert, la libre pratique fut accordée.

Peu après, traversant le pont-promenade, j'aperçus l'enseigne G... étendu sur une chaise-longue. Je m'approchai.

— Fatigué ?

— Hum ! me répondit le jeune officier, ça ne va pas fort, j'ai un peu de fièvre et je me sens tout courbaturé. Et puis, je suis terriblement dérangé...

— Un coup de froid, peut-être ?

— Sans doute, mais je ne me sens pas en forme pour partir en excursion. Je vais faire prendre mes bagages par un hôtel de la ville et j'y resterai couché tout l'après-midi. Un peu de repos dans un bon lit me fera du bien...

Une demi-heure plus tard, l'enseigne quittait le bord et je lui souhaitai un prompt rétablissement.

— Nous nous reverrons à Yokohama, la semaine prochaine, me cria-t-il de la coupée.

Le paquebot déborda au début de l'après-midi.

Quarante-huit heures après, nous entrions à Yokohama, où nous étions informés par le consulat que l'enseigne G... était mort, la veille, dans une clinique de Kobé.

Ce fut une stupéfaction générale. De quoi était donc mort ce solide jeune homme, plein de vie et d'espoir ? Le maître d'hôtel de première classe et ses garçons se rappelèrent alors que le malheureux était tellement « dérangé », avant de quitter le navire, que sa cabine, au matin, en était empestée.

Le choléra ?

Une peur terrible s'empara des garçons, puis de l'équipage. L'enseigne, passager de première classe, avait été dispensé de la visite médicale à Kobé. Il pouvait donc avoir contracté l'horrible mal à Changaï. Le choléra ! Si l'infortuné en était mort, les germes infectieux pullulaient à bord et pouvaient contaminer tout le personnel...

L'Etat-Major se démenait pour rétablir la confiance et le calme. Dans le fond, le commandant n'en savait pas plus que les hommes et il n'avait pas osé sévir quand le maître d'hôtel avait fait détruire la literie et la cabine de l'enseigne. Mais il ne voulait pas, sous aucun prétexte, que les Japonais aient vent de cette histoire. Ils auraient immédiatement envoyé le navire en quarantaine ; les marchandises n'auraient pas été débarquées, et tous ces arias se seraient traduits par une perte énorme pour la Compagnie. Le choléra ? Les intérêts de la Compagnie, d'abord !

L'effroi n'en régnait pas moins sur le navire au mouillage...

Plusieurs jours passèrent. Les marins s'examinaient avec méfiance, mais aucun symptôme du mal ne se déclarait dans l'équipage. On commençait à respirer. Les officiers avaient eu raison d'être optimistes... ou de le paraître. Quand le paquebot leva l'ancre, le calme était revenu et le choléra oublié.

Toutefois, la mort du malheureux enseigne emplissait encore l'esprit de ceux qui s'étaient liés de camaraderie avec lui au cours de la traversée.

Sitôt le navire amarré au wharf de Kobé,

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 379.

je me précipitai au consulat avec l'officier du rôle.

Du consulat, nous nous dirigeâmes vers la clinique où l'enseigne avait succombé. Des médecins allemands, qui l'avaient soigné avec un dévouement constant, nous relatèrent l'étrange fin du voyageur.

Le choléra ? Allons donc ! L'enseigne n'avait jamais été touché par l'effrayante épidémie.

Il était mort empoisonné.

Cette nouvelle nous laissa interdits. Empoisonné ? Comment ? Par qui ?

— Le jeune officier, nous fut-il dit, était descendu dans un hôtel de la ville et s'était couché. Dans l'après-midi, sentant son mal s'aggraver, il fit venir un médecin. Celui-là le fit transporter immédiatement dans une clinique. Le soir, l'état du malade empirait. Un froid mystérieux commençait à glisser dans ses veines, et, après une nuit d'agonie, il s'éteignait sans avoir perdu connaissance une seule minute.

« Tous les efforts des docteurs accourus furent vains. Ils diagnostiquèrent l'empoisonnement, sans parvenir à déterminer la nature du poison absorbé. Divers contrepoisons furent administrés au malade. Chaque fois, un léger mieux se faisait sentir, puis l'état s'aggravait de nouveau. Jusqu'au moment où, épuisé par cette lutte, l'organisme céda... »

— Mais enfin, du moment que le malade avait sa connaissance, vous avez pu l'interroger pour déterminer les causes de l'empoisonnement ?

— Hélas ! le malheureux a vainement fouillé sa mémoire ; il n'a pu nous donner aucune indication. Il ne se connaissait aucun ennemi, ne pouvait soupçonner aucune vengeance.

Et notre interlocuteur, après un silence, reprit, d'une voix grave :

— Ce qui ajoute au tragique de ce drame, c'est que l'enseigne G... est le troisième officier français qui meurt à Kobé dans des circonstances identiques. Vous entendez bien : *le troisième !* Pour chacun, une enquête a été ouverte sans résultat. Tout ce que l'on sait, c'est que ces trois jeunes officiers ont absorbé un terrible poison asiatique dont la médecine européenne n'a pas le secret, un poison lent et implacable qui met des jours et des jours à tuer... Pourquoi ont-ils été empoisonnés ? Mystère. Ces trois victimes ne se connaissaient pas et sont tombées à d'assez larges intervalles les unes des autres. Où le poison a-t-il été administré ? Nouveau mystère. L'itinéraire suivi par les trois officiers a été le même : Saïgon, Changaï... Le poison sort d'un de ces deux centres jaunes. Mais duquel ? Vengeance de congaïes abandonnées ? Improbable. Attentat communiste annamite ? Peu de chances... Ne s'agirait-il pas plutôt d'un attentat xénophobe commis dans une fumerie ? Mais pourquoi trois officiers de la marine française ?

Le médecin eut un geste d'impuissance et nous raccompagna jusqu'à la porte. Un journal traînait sur une table, et des photos montraient l'affluence sympathique qui s'était manifestée aux obsèques du jeune voyageur. Un navire de guerre français

Accoudés à la rambarde, les officiers suivaient les évolutions des sampans sur les eaux boueuses du Wangpoo.

avait dérouté pour prendre le corps et le rapatrier.

Quelle était la main criminelle ?

Saïgon, Changaï ?...

Ou bien un de ces boys anonymes et inquiétants que Hong-Kong déverse sur les paquebots indolents ? Quel que soit son but, quelle que soit son origine, le poison jaune avait déjà, par trois fois, semé la terreur et la mort, silencieusement.

(A suivre.)

J. El MACHO.

POLICE - SPECTACLES

Nous allons, prochainement, ouvrir parmi nos lecteurs un référendum, qui, nous l'espérons, les intéressera autant qu'il les distraira.

Nous allons poser quelques questions auxquelles, nos lecteurs seront invités à répondre.

Ce ne sera ni un concours ni une loterie.

Ce sera une enquête, dont nous publierons et les résultats, et les meilleures réponses.

Suivez donc attentivement pendant les semaines qui vont suivre cette chronique de spectacles.

Peut-être vous fera-t-elle faire fortune ?

Qui sait ?

LE THÉATRE POLICIER

LADY WARNER A DISPARU
ou une enquête difficile

Tout Paris se passionne pour la disparition de la mystérieuse Lady, Scotland Yard est sur les dents. Le célèbre détective privé Edwards Campbel enquête secrètement. On découvre sous un canapé le corps du vieux Jenkins. « L'homme au pardessus gris », cerné dans le parc de la villa, mitraille la police et s'enfuit. Sir William, conservateur du Musée d'Art Ancien, est arrêté ainsi que le facétieux juif Atkinson. Quel rôle joue en cette affaire la jolie et inquiétante Miss Vane ? Que signifient les humoristiques déclarations de Mrs Cummerpatch et du sergent Hogan ?...

L'enquête continue, tour à tour dramatique et burlesque, dirigée par l'inspecteur Dawford, tous les soirs, 25, rue Fontaine, aux *Deux-Masques Théâtre d'aventures*, en **matinée les jeudi, samedi et dimanche.**

Nous pensons que les lecteurs de *Détective* s'intéresseront à ce spectacle, et nous les informons que nous avons obtenu, pour eux, de la direction des *Deux-Masques Théâtre d'Aventures* des conditions très avantageuses.

TOUT LECTEUR DE « DETECTIVE » QUI ENVERRA SON NOM ET SON ADRESSE (PAR POSTE OU TELEPHONE) A LA DIRECTION DES « DEUX-MASQUES THEATRE D'AVENTURES », 25, RUE FONTAINE (9e), TRI : 10-34, RECEVRA, SANS FRAIS, DEUX INVITATIONS DE PROPAGANDE (LOGE, ORCHESTRE OU CORBEILLE), POUR CHAQUE NOUVEAU SPECTACLE.

LE CINÉMA POLICIER

Nous ne sommes pas très au courant des films qui sont projetés dans les salles de province. Nous ne savons pas plus ce qui a été présenté, la semaine dernière, dans certaines salles de quartiers.

Nous avons seulement jeté un regard sur les programmes des grandes salles d'exclusivités et de circuits organisés. Avouons une petite joie, en constatant le succès des films de police...

En dehors des grands succès tels que *Mayerling*, au Marignan ; *Capitaine Blood*, qui passe actuellement à l'Apollo, et qui du reste est un film de grande aventure, que lisons-nous dans les colonnes des journaux, sous la rubrique « Cinéma » : *Arsène Lupin, l'Introuvable, Scarface*, etc., autant de films récents que déjà anciens, et qui font encore et toujours la joie de nos lecteurs.

Nous nous sommes livrés à un petit jeu, bien innocent, qui, nous l'espérons, vous distraira.

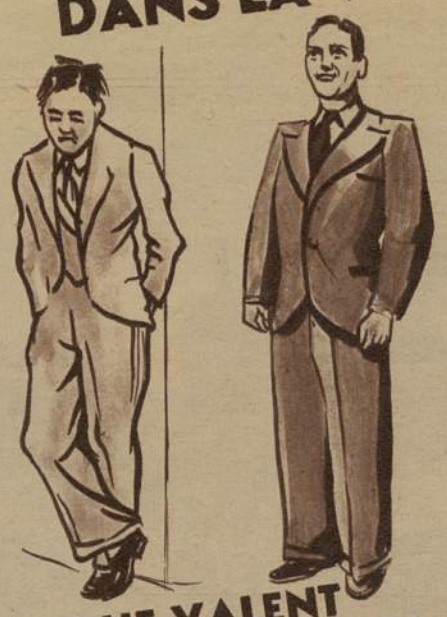
Nous avons, avec les différents titres des films policiers, composé le télégramme imaginaire d'un reporter qui suit la police dans ses recherches contre un voleur international, télégramme expédié à son quotidien :

Suis allé au *Deuxième Bureau*, toujours à la *Recherche d'Arsène Lupin, l'Introuvable*. Il vient de dérober *Le Collier du Grand Duc*. On pense le repérer grâce à un *Mouchard*, qui a signalé sa *Cinquième empreinte*, sur une des *Trente-neuf marches*. Pensons que tous les *Beaux jours* sont bientôt finis, et que sera capturée en même temps la *Femme* qui était *A Bord*. *Charlie Chan, Incognito, A Londres*, communiquera son *Rapport à l'Intelligence Service*.

Nous aurions pu continuer pendant des lignes et des lignes, mais toute distraction a une fin.

Faites-nous savoir ce que vous pensez de ce petit jeu, et si vous le désirez, nous publierons sous cette rubrique les compositions que nos lecteurs feront avec les titres de films policiers ou d'aventures, les semaines suivantes.

VOUS VALEZ DANS LA VIE



CE QUE VALENT VOS MUSCLES !

Contrairement à ce que pensent beaucoup de gens, les muscles ne sont pas l'expression de la force brutale. Ils sont **la source d'énergie physique et mentale.** Depuis la plus haute Antiquité, le proverbe « **L'esprit sain dans un corps sain** » n'a rien perdu de sa valeur.

Vous vous imposerez en toutes circonstances selon vos muscles : à la femme qui vous plaît, aux clients que vous sollicitez, au patron qui doit vous employer.

En amour comme en affaires ce n'est pas l'homme chétif qui aura le dessus, mais l'homme d'énergie.

" Le QUART D'HEURE DESBONNET " vous rendra les muscles qu'il vous faut. Des milliers d'adeptes dans le monde entier suivent quotidiennement chez eux cette étonnante méthode qui **transforme l'homme timide, faible, en homme fort et conscient de lui-même.**

Vous trouverez des renseignements très intéressants sur ce sujet dans la brochure illustrée « La Santé et la Force pour tous » qui vous sera envoyée **gratuitement et sans aucun engagement** par le Docteur Rouhet, 4e service, 48, rg Poissonnière, Paris (Xe).

SEINS développés, raffermis, reconstitués, SALIÈRES comblées par les

Pilules Orientales

Seul moyen pour la femme d'acquérir, de conserver ou de recouvrer la **BEAUTÉ DE LA POITRINE**

Toujours bienfaisantes pour la santé elles conviennent aussi bien à la jeune fille qu'à la femme adulte.

Plus de 50 ans de succès ont popularisé les

PILULES ORIENTALES

Traitement de deux mois environ, facile à suivre en secret. Flacon avec notice contre remboursement 18 frs 50. Ecrire à J. RATIE, Phen (Service 72 F), 45, rue de l'Echiquier, PARIS (10e). Envoi discret par la poste. A BRUXELLES : Phie Delacre. GENEVE : Phie des Bergues.

VOUS AUREZ TOUS DE BEAUX CHEVEUX

Je possède formule scientique, souveraine, unique, contre : démangeaisons, chute, pellicules, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc, et activer repousse. J'envoie "Gratis et Franco" mon livre précieux de vérité et de bienfait, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par trop de charlatans. " *Attestations admirables* ". — Cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé, écrivez-moi. **Sœur HAYDEE, « Les Bourdettes - Saint-Agne », TOULOUSE.**

Mme PAULETTE D'ALTY

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie

qui transforme les *êtres* ainsi que les *destinées troublées*. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFAILLIBLE

14, rue de Turin, 14, Paris. « Mo Liége ou Europe ».

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : **Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EX), Londres W1**

UN NEZ PARFAIT POUR VOUS

TRADOS, le véritable reformateur de nez (breveté).

Si votre nez est mal formé, vous pouvez le rendre parfait avec le modèle Trados n° 25. Vous pouvez, sans aucun dérangement, et en peu de semaines, corriger chez vous les lignes irrégulières de votre nez pendant votre sommeil, rapidement, sans douleur, d'une façon permanente et à peu de frais. Le modèle n° 25 est hautement recommandé par les médecins pour des nez cassés et mal formés. Il est souple, poreux, solide et ne gêne pas.

Demandez des attestations et une brochure gratuite qui vous expliquera comment obtenir un nez parfait.

M. Trilety F. 539 Rex House, 45 Hatton Garden, Londres, E.C.I.

VOS SEINS

trop petits, descendus ou trop gros seront en 8 jours ronds, fermes et bien en place, quel que soit votre âge ou votre cas, venez me voir ou écrivez moi en toute confiance comme à une amie, je vous enverrai gratis la recette merveilleuse et sans danger que vous emploierez en secret. Discrétion absolue.

Mme EVA (Laboratoire M) 12, rue des Archives, Paris.

un vrai miracle.....

" UN BOUQUET DE LAVANDE "

vous apportera le subtil

PARFUM DES MONTAGNES

En vous recommandant de ce journal,

il vous sera envoyé contre la somme de

2 francs

UN PETIT FLACON PRATIQUE POUR LE SAC

Flacon grandeur naturelle

ARYS
3, Rue de la Paix
PARIS

MASSAGE NOUVEAU

PROCURE A TOUTE FEMME DES RÉSULTATS AGRÉABLES ET

SENSATIONNELS

par petit appareil inédit

•

Expédition discrète, sans marque extérieure avec toutes explications d'usage. Joindre un mandat de 20 francs pour appareil et frais d'envoi à domicile à l'adresse que vous nous indiquerez. (Écrivez lisiblement).

BUTYWAVE 22, rue des Martyrs - Paris

(aucun envoi ne sera fait contre remboursement).

25 fr. le cent adress. à copier main. Renseig. gratis. Pr modèle écrit., écr. première lettre à notre Boîte Post. 31, Etbl. SPIREX, Paris (10e).

donnez-lui **VOS lèvres**

...donnez vos lèvres au ROUGE MADELYS. Il est ineffaçable et tient 24 heures sans tacher ni graisser. Il embellit les lèvres d'un merveilleux incarnat naturel, plein de jeunesse, de charme et de grâce. Etui modèle propagande 8 fr. 50. Etui tournant de luxe 15 francs. 4 nuances : clair, vif, moyen, foncé. En vente partout ou, à défaut, envoi franco contre mandat ou timbres, MADELYS-BROCARD, 7, ru : des Dames-Augustines, Neuilly (Seine).

15f

ROUGE *ineffaçable* **MADELYS**

Pour la Publicité :

Mme H. DELLONG

1, rue Lord-Byron Balzac 12.00

Le Peupl

GRAND REPORTAGE par HENRI DANJOU

Enchaînés, parfois, par l'amour que leur voue quelque princesse, les musiciens tziganes finissent toujours par répondre à l'appel de la route.

VI - LES LOUPS A LA CHAINE (1)

Il n'y a pas que des nomades parmi les tziganes. J'ai quitté le pays des forêts et des montagnes où les bohémiens vivent comme des loups.

Maria Rudari, sorcière bohémienne et correspondante du rançonnier Gligore, Maria, fille de l'archiduc Joseph de Habsbourg (c'est ce que disent tous les tziganes), m'attendait à la Floreasca, le quartier de la joie de Bucarest.

C'est un quartier bohémien, où la rue chante du soir jusqu'à l'aube sous l'archet des musiciens tziganes, où l'on vient pour danser et ouvrir son cœur à l'amour ; c'est un Montmartre de couleur populaire, Floreasca. Jour et nuit, les cochers à bonnet et manteau de fourrure renouvellent le peuple des tavernes ; à chaque table, un bohémien au visage cuivré donne un concert ; à tous les pas, des femmes tziganes tendent des fleurs éclatantes. La foule grouille aussi bien les soirs d'été, pendant les nuits chaudes, que lorsque les traîneaux glissent doucement sur la neige. L'indolence des tziganes rappelle que la vie vaut, non d'être pensée, mais vécue. Ils ont abandonné leurs haillons de mendiants ; de grands anneaux d'or pendent aux oreilles des femmes ; de grandes chaînes d'or barrent la poitrine des musiciens, mais ils continuent à chanter leurs chansons monotones des grandes routes ; leur musique frénétique apprise à l'école du souvenir et du vent vous emporte ; mais, s'ils composent ses chansons, c'est pour traduire leur regret de la vie errante, des espaces où seuls se trouvent bien ceux qui goûtent la paresse, les joies du soleil et de l'ombre, et qui éprouvent l'amour de l'amour...

Maria vendait des fleurs à la Floreasca, mais elle habitait dans le champ de la Gaieté, une immense banlieue bohémienne et noire, où les nomades, si du moins ils sont débarrassés de leurs tentes, retrouvent quand même la boue des chemins infinis. Une maison nue... La fille bohémienne des Habsbourg vivait au milieu de cinq ou six familles tziganes, maintenues ensemble par les vieilles traditions des tribus. Elle avait un beau visage de fille du soleil, Maria Rudari, des yeux pétillants où parfois se consumait, comme dans tous les visages bohémiens, une grande flamme triste...

J'écoutais l'étonnante histoire que pourront entendre, après moi, tous ceux qui, se faisant conduire des routes de Roumanie jusqu'aux routes de Hongrie, se laisseront emporter dans l'aventure tzigane...

— Je suis née un peu avant 1900. Je suis descendante de roi, disait Maria. Ma mère, c'était la belle Isabella, de la tribu des chaudronniers Rudari. Si tu vas à Budapest, fais-toi raconter la vie de mon père. Mon père, c'était Joseph de Habsbourg, archiduc d'Autriche, le propre frère de François-Joseph de Habsbourg, empereur d'Autriche et de Hongrie, le grand empereur de la guerre.

« Joseph connut ma mère quand notre tribu à six tentes campait dans le Bannat, la montagne mystérieuse qui commence aux Portes de Fer du Danube. Elle n'était pas encore mariée. Tu ne connais pas les bohémiennes si tu les crois incapables de résister au prestige du pouvoir et de la fortune. Nous ne cédons pas aux « gadchis » (aux hommes autres que les bohémiens), s'ils ne sont pas admis dans la tribu par le chef et la mère, s'interrompit Maria dans un accès d'orgueil. Joseph partagea le pain et l'eau-de-vie avec Iacco, notre chef ; il reconnut l'autorité de la sorcière, justement la mère de ma mère Isabella. Il acheta Isabella 20.000 pengos, sacrifia aux rites du mariage, y compris les cérémonies de la cruche et du sang, et il promit aux Rudari, tant que les Habsbourg régneraient, la liberté d'installer partout nos campements et nos chariots.

« Il fit mieux. Il installa lui-même sa tente royale à côté de nos six tentes. Un hiver terrible arriva ; la terre était couverte de glace et de neige ; nos pieds se gerçaient sur la route ; les enfants mouraient malgré les cérémonies des sorcières ; il nous emmena dans son grand château hongrois d'Alcsuth. Nous ne voulions pas d'une maison comme les vôtres. Il nous laissa mettre nos tentes dans les écuries royales. Il nous donna son parc pour chasser, pêcher et danser : un domaine immense, des milliers d'hectares.

« — Ne serez-vous pas libres, là, disait-il. Afin de déjouer les esprits, vous pourrez, si bon vous semble, changer chaque jour de place.

« Il n'ambitionnait rien de plus grand, semblait-il, que d'être fait roi tzigane. Joseph couvrait de bijoux Isabella ; il la faisait danser devant la Cour. La nuit, il lui faisait raconter nos légendes, et les secrets de nos sorcières. Un jour, il la fit paraître devant la tribu dans la robe d'argent, d'or et de pierreries des impératrices d'Autriche, la grande robe du sacre. Peut-être, si la destinée en avait fait un empereur, y eût-il ajouté une couronne...

« — Pourquoi n'es-tu pas de sang tzigane ? lui disait parfois tristement ma mère.

« Le printemps vint, puis l'été. Trois enfants moururent. Des tziganes succombèrent aussi. Ils étaient emportés par un mal inconnu. Iacco consulta Lisbeth, la sorcière. Les prédictions ne furent pas favorables. Du moins, est-ce ce que l'on m'a raconté.

« Si grand que fût le domaine, il nous paraissait encore trop petit, puisque nous connaissons le monde. Nous avons campé dans toutes les forêts, dans toutes les plaines d'Alcsuth. Toutes les moissons, tous les arbres nous devenaient familiers. Un jour de septembre, Iacco décida que nous devions partir et Isabella avec nous. Joseph, l'archiduc, était à la chasse. Ses gardes essayèrent de retenir nos chariots, mais on n'arrête pas des bohémiens dans leur course vagabonde. Nous retournâmes dans le Bannat, puis en Roumanie. Joseph vint nous y rejoindre, mais il aimait trop Isabella pour ne pas se résigner à son inéluctable destin. Elle avait épousé Carol Rudari, mon père tzigane. Pour que les enfants et les bohémiens ne fussent plus l'objet de la vengeance de nos Esprits du mal, Isabella était revenue à la loi bohémienne.

« On te dira à Budapest ce que Joseph de Habsbourg a fait, en souvenir d'Isabella. Il a rendu la liberté aux tziganes, encore maintenus, avant lui, en état d'esclavage. Il a ouvert, pour leurs enfants, des écoles. Il leur a donné partout de la terre et a voulu qu'ils fussent considérés comme les autres hommes. Les écoles n'ont servi de rien ; la terre est retournée à ceux qui la cultivent. Le plus grand roi ne pourrait pas retenir un tzigane, fût-ce avec une chaîne d'or... »

— Ne gardes-tu rien de ta mère ?

— Elle avait de l'or. Iacco, le chef, le lui a pris. Il m'est resté deux médailles.

Elle me les montra, accrochées par une corde à son cou, où il était encore possible de lire « *Ferdinand, archiduc Austria* »... et « *Dux Burgondie et Tyrolis* », duc du Tyrol et des Burgondes.

Un des hommes près de qui elle vivait sortait de prison. Il avait été conduit là par une des rixes qui, chaque jour, ensanglantent le champ de la Gaieté. Maria, vendeuse de fleurs, était, elle-même, sorcière et mendiante. Je parcourus les sentines défoncées, j'entrai dans les baraques où, pour vingt sous, les bohémiennes dégrafent leur corsage et montrent leurs seins bruns. Terrible

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 378.

champ de la Gaieté où se conjuguent toutes les lèpres du corps et de l'âme...

Maria, dans son langage naïf, me dressait le tableau de leur vie de civilisés, de loups à qui l'on a cru faire de beaux colliers et qui, désespérément, tirent sur leur chaîne. Ils sont deux cent cinquante mille en Roumanie, cent cinquante mille en Hongrie, que les anciennes lois de servage, les vieilles prescriptions d'esclavage, ont contraints d'abandonner la vie nomade. Ils se sont faits marchands de chevaux, marchands de fleurs et musiciens, des métiers de la Bohême. Leur migration a changé de forme, mais c'est encore une course errante. Je les vis dans les arrière-boutiques de Floreasca où, par groupes de soixante, ils apprennent, sans partition, à la seule audition de leurs maîtres, les ritournelles qu'ils jouent, sans interruption, au libre gré de leur humeur, de leur fantaisie du moment, et qui leur viennent vraiment du vent et des oiseaux des montagnes. Fanica Cuca, le grand tzigane des tavernes des Halles, fit pleurer pour moi son archet, sur *Dionica* et *Cocarlia*, les hymnes du regret tzigane. Où les retrouverai-je quand, au premier appel du monde, ils quitteront Bucarest ? A Londres, à Paris, à Berlin ou à Vienne...

Observaient-ils toujours les vieux rites bohémiens ? Ils le niaient, mais ils mentaient.

Ils gardaient la même peau brune que leurs ancêtres nomades, le même regard, la même langueur, le même éloignement de nos mœurs. Non, on ne civilise pas facilement des loups...

— Ceux-là, pourtant, les musiciens, les nomades les renient, me disait un grand ministre roumain. Ils disent que ce sont d'anciens criminels bohémiens, qu'ils les ont chassés, qu'ils les ont condamnés à vivre comme nous. Ils les méprisent. Nos princes, depuis plusieurs siècles, les protègent. Nous les aimons. Ils gardent leur race, Nous avons essayé de les assimiler à nos travaux et à nos mœurs.

Il m'entraînait de nouveau loin de Floreasca, sur les routes transylvaines. A Vitchoara, dans tout le pays de Fogaras, de Jassy, de Roman, en vingt endroits les tziganes reniés par leurs tribus, acceptés par les Roumains, se sont creusé, comme les gitans d'Espagne, des maisons dans le rocher. Mais ils n'ont, avec les populations, que des contacts de bavardages et d'affaires. Ils continuent à se marier entre eux, à ne reconnaître de prestige qu'aux mœurs et coutumes bohémiennes. Parfois, ils partent sans qu'on sache où ils vont.

Il en est aussi de plus rétifs. A Porumbacio, un village où, avec Séruzier, nous vécûmes tout un jour, il y avait deux tribus nomades lassées par la misère. Pour faciliter leur assimilation, on venait de leur *donner* deux maisons ; de ces maisons, il ne restait même pas le toit ; ils avaient ôté les portes, les ferrures et les loquets ; ils avaient brûlé le bois pour faire du feu ; ils avaient même défoncé les murs, afin d'en extraire de bonnes pierres pour leurs foyers rustiques. A peine avaient-ils pu coucher pendant une nuit dans les habitations. Ils s'étaient, dès le lendemain, installés dans le jardin. Maintenant, ils y campaient, y ayant de nouveau dressé leurs tentes.

On avait poussé plus loin l'expérience. On leur avait enlevé deux de leurs enfants choisis parmi les plus intelligents. On avait enfermé ces deux jeunes tziganes dans une école roumaine située à *cent soixante kilomètres* de là. Ils avaient été bien vêtus ; ils étaient bien nourris. Ces enfants connaissaient mal les routes roumaines ; ils ne paraissaient pas pouvoir se diriger sans secours. Cependant, ils disparurent un jour de l'école où, pourtant, on les considérait comme de bons élèves. On les retrouva huit jours plus tard dans leur campement de Porumbacio. Comment étaient-ils venus jusque-là ? Ils furent incapables de le dire. Ils racontaient qu'ils avaient entendu l'appel irrésistible de la grand'route, qu'ils l'avaient écouté. On les rendit à la vie nomade.

Avant que je quittasse la Roumanie, c'est à Porumbacio que j'eus la dernière vision du terrible mal des espaces qui tient à l'âme de tous les tziganes. Un jeune homme, Mehindinti, qui est connu à Pantelimon, un des quartiers de la musique tzigane à Bucarest, venait supplier le chef, Izvoranu, de Porumbacio, de lui laisser épouser sa fille, Stoïca. Mehindinti est d'une famille qui, depuis des siècles, a abandonné la vie nomade. Izvoranu, gardien respectueux des traditions, lui refusait Stoïca, fille du soleil et du vent. Il ne pouvait plus être question pour Mehindinti de revenir habiter sous une tente dans la boue et l'ordure ; cependant, il était partagé entre son amour et son dégoût. C'était la troisième fois qu'il revenait à Porumbacio. Les tziganes de Izvoranu, remplis de mépris pour cet amoureux, lui jetaient des pierres. Il parlait de se tuer. Il était prêt à tout, pour se faire pardonner le reniement de ses pères et pour mériter Stoïca...

A Budapest, les tziganes civilisés chantent une curieuse chanson d'amour. C'est l'histoire d'un bohémien et d'une grande dame. Pour séduire la princesse de ses rêves, le tzigane musicien a mis un costume de roi.

« J'ai des châteaux », dit le tzigane. « Allons les voir », dit l'amoureuse. Ils partent sur la grande route des aventures. Ils vont très loin. Elle questionne : « Mais où donc sont tes châteaux, tes grands trésors ? ». « Plus loin, plus loin encore ». Enfin, devant une plaine nue, que survolent les oiseaux noirs des grands espaces, le tzigane murmure : « Tu peux regarder, maintenant. Mesure la plaine. Cette plaine, cette route, c'est mon château. »

J'écoutais cette chanson, tandis qu'on me racontait l'histoire de la princesse de Caraman-Chimay, la belle princesse qui a abandonné château et fortune pour l'aventure et le violon de Rigo Jancsi, le tzigane... J'écoutais l'histoire de Clara Ward, la milliardaire américaine, qui sacrifia ses plus beaux jours à Bokor, de la grande famille des violonistes tziganes. Quels tziganes célèbres — les Danko Pista, les Banda Marci, les Radics Bela, les Berker Lajos, les Pougras Lajos, les Erdeluyi — qui n'aient eu des reines dans leur vie !

Les reines les ont oubliés et, parfois, ils ont fui les reines. Ils sont revenus à leur musique folle, à la libre vie des tziganes qui vont de ville en ville, de capitale en capitale...

— Veux-tu voir comment ils se civilisent ? me disait mon ami Paul Mocsangy, à Budapest.

Son auto me conduisait au delà de Harmashatailegy et de Pilis, les grandes montagnes de Buda. Nous entrâmes à Paty, village tzigane civilisé, près de Budahesr, sur la route de Vienne et de l'Autriche. Il y a là vingt maisons. Les plus grands tziganes musiciens de Hongrie y sont venus au monde. Une nuée d'enfants sortit des cahutes ; les femmes les suivirent, transportant leurs petits avec elles. Les hommes se montrèrent enfin ; ils n'avaient pas oublié leur violon. Les enfants mendiaient.

— Donne-moi quelque chose, je n'ai rien !

Les femmes nous tendaient leurs enfants à bout de bras, demandant l'aumône, nous offrant la tentation de la bonne aventure ; les hommes commençaient à nous donner une aubade. Nous ne nous en débarrassâmes qu'en vidant nos poches.

Il en fut de même à Perheit, à Monor, plus au Sud. Les soi-disant civilisés n'avaient pas oublié l'éternelle complainte tzigane. Ils avaient remplacé leurs tentes par des maisons, mais leur cœur ne changeait pas, de même que les loups des forêts ne cesseront pas d'être affamés.

Comme par hasard, ils se tenaient sur la route de Bakovy en Transdamilve, sur la route de Hèves et de Dikar où vivent les tziganes sauvages. Ils constituaient, à partir des montagnes primitives, la chaîne qui relie les barbares aux musiciens chargés d'honneurs. C'était dans la direction des tziganes sauvages qu'ils suivaient l'appel irrésistible de la race, qu'ils se laissaient tirer par la chaîne...

— Comme ils se vengent parfois de n'être pas comme nous ! murmurait mélancoliquement Paul Mocsangy. On vous racontera l'histoire à Szolnok.

Près de Szolnok, un village entier, le village de Kingheyes, se plaignait d'être envoûté par des tziganes, cependant acclimatés au milieu de ses autochtones, depuis un siècle.

A Kingheyes, une tzigane, Ida Karsaï, avait attiré le jeune paysan Charles Nagy dans sa baraque de plâtre et de bois. Bientôt, tous les paysans prirent le chemin des maisons où vivaient les compagnes d'Ida.

— Elles nous prennent nos maris et nos fils grâce à leurs philtres, dirent les paysannes de Kingheyes.

Les hommes, pour les faire taire, les battirent, puis ils retournèrent vers les tziganes... Les paysannes, ne sachant à quel Dieu se vouer pour déjouer la sorcellerie, s'adressèrent à une autre sorcière, la tzigane Dobraï.

— Allez me chercher vos cruches, ordonna la tzigane.

Sur les cruches, elle étendit un grand drap rouge.

— Faites boire de cette eau à vos maris et à vos fils, reprit Dobraï, la tzigane. Apportez-moi vingt pengos (environ trente francs) chaque jour jusqu'à la prochaine lune, et les hommes vous seront rendus.

A partir de ce moment, les hommes et les femmes de Kingheyes commencèrent à ressentir d'étranges malaises. Ils maigrissaient. Ils perdaient leur sang. Un médecin appelé constata une bizarre épidémie d'hypnophilie, c'est-à-dire une maladie provoquée par l'influence hypnotique. On arrêta les tziganes. L'épidémie persista.

— Nous voulons, non seulement notre liberté, disaient maintenant ironiquement les bohémiennes, mais encore vos maris et vos fils...

Plus loin, à la frontière slovaque, les sorcières régnaient dans les hameaux où les Hongrois avaient rêvé de les assimiler et de les conquérir. Là, elles prétendaient faire de l'or. Elles se font apporter par les paysans de grandes marmites. Elles leur disent d'y mettre des pièces de monnaie et des billets.

— Votre fortune sera doublée, disent-elles, par la seule puissance de nos invocations magiques.

Les paysans commencent par mettre une pièce d'or dans la marmite. Quinze jours plus tard, quand la sorcière la leur fait ouvrir, ils voient, au fond, deux pièces d'or. Pris d'âpreté, excités par la convoitise, ils apportent toutes leurs économies aux sorcières. Mais ils peuvent ouvrir ensuite leurs marmites. Les mauvais esprits de la nuit, les dieux avides des sorcières, ont maintenant emporté l'or. Et la vieille tzigane civilisée est retournée dans les forêts, avec les nomades.

— Elles jettent des sorts aux enfants, quand les femmes ne leur donnent pas, aux moissons, une bonne part de blé et de maïs, quand les hommes ne donnent pas, aux vendanges, un bon tribut d'eau-de-vie aux romis.

Yeux caressants, voix menteuses, ils vont, n'ayant rien oublié de ce qui fit leur force dans les âges anciens. J'ai dit comme ils ambitionnaient d'être, dans les prisons, des geôliers et, dans les pays d'Europe Centrale où l'on exécute encore des condamnés, des bourreaux.

Un grand seigneur hongrois, le comte Kerali, dont tous les ancêtres étaient morts de léthargie, se croyait condamné à mourir de la même manière. Ce sort terrible l'épouvantait ; il souhaita de mourir librement, fût-ce de mort violente, à condition d'avoir le choix de son agonie. Ce désir devint une idée fixe : le comte, comme frappé de folie, appelait de tous ses vœux celui qui consentirait à le tuer, à son ordre. Il promettait son héritage à l'homme de son destin. Aucun Hongrois ne se présenta. Cependant, un homme noir demanda un jour à parler au fou.

— Je veux bien te tuer, dit-il. Je suis tzigane...

— Frappe ! dit le comte.

Le tzigane lui enfonça un poignard dans le cœur.

On le pendit.

(A suivre.) **Henri DANJOU.**

Reportage photographique « DÉTECTIVE » J.-G. SERUZIER.

(*Copyright by Henri Danjou et* Détective. — *Tous droits de reproduction même partielle interdite.*)

Le cabaret des esclaves

C'EST un doux caboulot des bords de l'Oise....

Un doux caboulot
Perdu sous les branches

dont la façade crépie de jaune s'arrondit au tournant de la route nationale.

Un bistrot d'aspect bien honnête, qui adjoint à son débit de boissons la vente des conserves et des appâts pour la pêche, Une enseigne se balance entre deux fenêtres du premier étage : HALTE-LA ! C'EST ICI LIGIER. Au-dessous, peints en lettres sombres sur la façade, ces mots sans prétention complètent le décor : *Café-restaurant- épicerie, casse-croûte à toute heure...*

Au printemps, ce coin de lointaine banlieue doit sentir le lilas, la douceur de vivre, l'odeur paresseuse du soleil sur les feuilles et les bosquets en fleurs.

Tableau idyllique d'un relai champêtre d'Ile-de-France, dont le nom lui-même, Vauréal-sur-Oise, porte en lui je ne sais quelle fraîcheur musicale.

Et voici que, soudain — l'esprit du Diable souffle où il veut —, le doux caboulot de Vauréal a pris figure, aux yeux scandalisés du pays, d'antre de la luxure démoniaque, de caverne du Sabbat.

J'étais là, l'autre soir. Les deux devantures de l'épicerie-café-restaurant étaient sombres. Nul reflet sur les vitres que celui, blafard, du bec de gaz accroché au pignon de la maison. Un vent aigre, glacé, chargé de pluie, soufflait sur la route déserte, faisait grincer l'enseigne de fer et secouait les branches luisantes des grands arbres. Les voisins, peureusement, fermaient leurs volets. L'église du village cachait derrière les nuées d'encre du crépuscule d'hiver sa croix de rédemption.

Je poussai la porte du magasin. Dans l'ombre, une voix m'accueillit. Une voix sèche et dure.

— Que voulez-vous ?

— Vous parler, madame. Alors, c'est vous qui fustigiez...

— Je ne vous laisserai pas poursuivre, monsieur. On n'en a déjà que trop dit dans les journaux. Tout cela est de la pure calomnie !

— Pourtant, ce matériel qu'on a trouvé chez vous, ces croix, ces carcans, ces chevalets, ces palettes hérissées de clous, ces cordes, ces fouets de tout calibre, ce n'était pas, je suppose, pour aller pêcher dans la rivière...

La voix, cette fois, ne me laisse pas achever. Un claquement de porte l'a fait fuir. Dans l'ombre, je n'ai distingué qu'avec peine mon interlocutrice ; mais, autant que j'ai pu en juger, Mme Ligier est une femme assez forte, j'oserai même dire une maîtresse femme, et l'on conçoit que si des amateurs pervers réclamaient à ses robustes bras la cruelle faveur d'être fustigés ils n'avaient pas à redouter la mollesse de ses coups...

Sauf pour les initiés, rien cependant n'avait pu trahir jusqu'ici la vie secrète de l'étrange bistrot de Vauréal. Le ménage Ligier était connu. Le mari était l'ancien jardinier du château du pays. Il avait, avec ses économies, acquis un jour ce fonds d'épicerie-buvette-hôtel ; sa femme servait à l'épicerie; lui, servait au comptoir. Deux enfants, âgés aujourd'hui, l'un de treize ans, l'autre de onze, fréquentaient l'école du village. Rien de suspect en tout cela. On pouvait s'étonner, à la rigueur, que, depuis quelque temps, de luxueuses autos s'arrêtassent, le soir, devant le modeste caboulot.

La stupeur, cependant, fut grande, l'autre jour, lorsqu'on vit s'arrêter, cette fois, devant l'épicerie-buvette, l'auto de la Justice. Le procureur de Pontoise était là. M. Reboul, juge d'instruction, l'accompagnait, suivi de son greffier. Deux gendarmes et un brigadier assuraient la protection des magistrats. L'inspecteur Bredin avait été, lui aussi, envoyé sur les lieux par son chef, le commissaire Platet, de la première Brigade mobile. On pense bien que tous ces honorables représentants de la loi ne s'étaient pas mis en campagne de si grand matin pour le seul plaisir de respirer un peu d'air pur. Ils savaient, comme on dit, où ils allaient. Ils allaient vérifier ce qu'une dénonciation, vertueusement anonyme, leur avait révélé.

L'innocent caboulot recélait dans son sein une chambre secrète, vouée au culte des tortures sataniques ! Tandis que le village dormait, volets clos, de troubles cérémonies avaient lieu dans cette maison du diable. L'huis s'entr'ouvrait sur les pas des initiés des mystères érotiques. On les conduisait, par un escalier étroit et tortueux, jusqu'au lieu du supplice : une pauvre chambre, tendue de papier rose, aux portes capitonnées, et dont les deux glaces, se faisant vis-à-vis, reflétaient une croix peinte en rouge, suspendue par un solide crochet au plafond de la pièce.

Il y avait aussi deux croix en X, dites de Saint-André, un panneau hérissé de clous, une chaise rembourrée de paille de fer, un chevalet avec des cordes, et même, disait-on, des lettres au pochoir, pour ceux qui voulaient conserver, marqué sur leur chair, avec un tampon clouté, un souvenir durable de ces mémorables séances !

Madame l'épicière, en blouse blanche d'infirmière, gantée et bottée comme une amazone, opérait sous la haute direction de son mari.

C'est elle qui maniait les fouets et qui fustigeait les patients ligotés sur les croix. Et, de la même main qui, pendant ces nuits damnées, avait meurtri la chair des passionnés de voluptés cruelles, elle détaillait, le lendemain, aux ménagères, le café en grains ou le cerfeuil en branche.

L'idée d'adjoindre à leur commerce d'épicier-bistrot cette étrange et licencieuse industrie de « masseurs spéciaux » n'était pas venue tout de suite, comme bien l'on pense, à l'esprit de ce singulier ménage. Cette perversion de l'instinct sexuel, l'épicier de Vauréal l'avait d'abord cultivée pour lui-même. Il exigeait de sa femme cette cruelle manie qu'il exploita plus tard chez les autres. Il avoua, lorsqu'il fut arrêté, qu'il était lui-même un passionné de la flagellation, et qu'il avait accroché un peu partout, dans sa salle de café, dans sa boutique, dans la cuisine, des fouets, de telle sorte que, au moment où il en exigeait l'usage, sa femme en eût toujours un à portée de sa main.

C'est plus tard, lorsqu'il fit connaissance d'un autre perverti, spécialisé dans l'exploitation des vices les moins avouables, qu'il eut l'idée d'attirer chez lui des maniaques de son espèce et d'en tirer profit. Il employa le moyen classique. Il inséra, dans un de ces journaux galants qui servent d'intermédiaires à toutes les pratiques de l'érotisme, des annonces de ce genre :

« *QUEL ESCLAVE désire s'initier au dressage mystérieux, pratiqué par dame autoritaire, imprimant marque de sa volonté aux natures soumises ? Ecrire, etc.* »

« *La mode est à la VIOLENCE. Fétichistes du cuir et tous ESCLAVES faisant abandon complet de leur volonté peuvent s'y soumettre en écrivant à, etc.* ».

« *On cherche relations avec personnes d'éducation anglaise pouvant se comprendre. Ecrire pour détails à Mme Rod, 18, rue Nationale, à Vauréal-sur-Oise.* »

L'*éducation anglaise*, c'est le signe conventionel des adeptes du masochisme. Des lettres arrivèrent. On demandait des détails. L'épicier répondait suivant les goûts de l'aimable clientète. Il avait fait établir trois types de circulaires polycopiées. Pour ceux qui s'intéressaient à d'autres formes de l'érotisme, la circulaire fournissait des adresses. A ceux qu'intéressaient les offres et les prix courants de l'épicier, celui-ci fixait un rendez-vous. En commerçant avisé et qui ne regarde pas à la dépense, l'épicier allait chercher, en auto, ses clients à Pontoise. D'autres venaient à Vauréal dans leur propre voiture : il en est venu, dit-on, jusque de Normandie.

Bref, l'affaire prospérait, et l'épicier aurait bientôt songé à ouvrir une succursale, si la malignité publique ne s'en était mêlée.

Un jour, l'annonce de la feuille galante et le prospectus de Mme Rod-Ligier attirèrent deux clients qui, sans doute, s'étaient mépris sur le genre de plaisir proposé.

Ils firent eux aussi le petit voyage de Vauréal-sur-Oise. On les conduisit à la chambre des tortures. Hélas ! ni le carcan, ni la croix suspendue au plafond, ni les palettes de ping-pong transformées en battoirs cloutés, ni les martinets de l'épicier ne séduisirent les deux amateurs. Tant il est vrai que, dans les commerces les mieux achalandés, fût-ce celui des voluptés sataniques, on ne saurait contenter tout le monde.

Les deux clients, furieux de leur déconvenue, dénoncèrent donc le cabaret des esclaves. Une enquête fut ouverte. On n'eut aucune peine à établir que l'énigmatique Mme Rod et la robuste épicière ne formaient qu'un seul et même personnage.

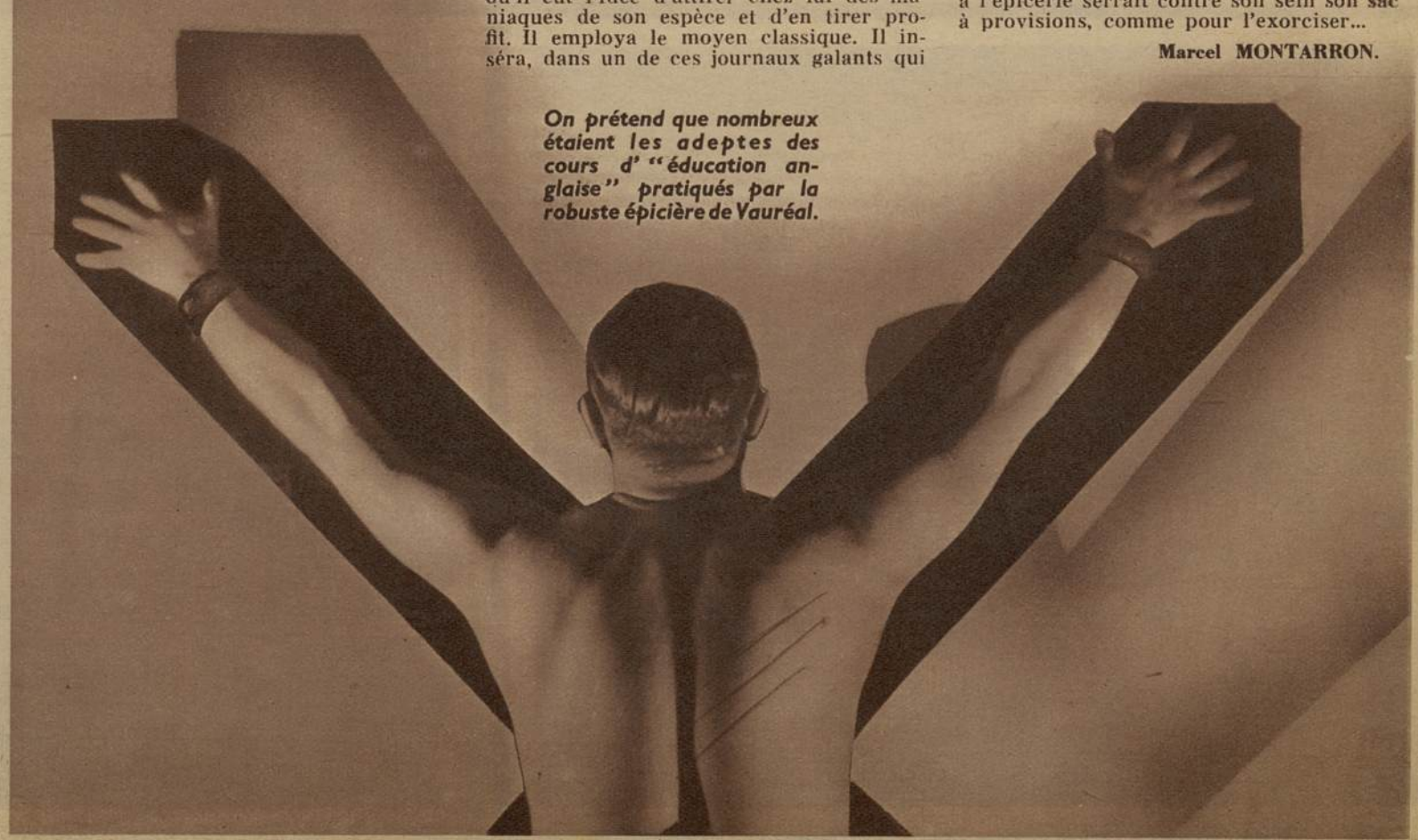
On interrogea Ligier. Celui-ci le prit d'abord de très haut, puis finit par entrer dans la voie des confidences :

— Eh bien ! c'est vrai, dit-il. Je suis un passionné, et je suis bien libre de recevoir chez moi des amis qui partagent mes goûts.

C'était son droit, en effet. Aucune loi ne punit ce genre de cérémonies si elles n'ont pas lieu en public et si aucun mineur n'y participe. Mais l'épicier avait oublié que la loi punit la pornographie, et que ses fameuses circulaires à la clientèle suffisaient pour le condamner.

On l'a emmené menottes aux mains, mais non crucifié. On a saisi le matériel de la chambre des tortures, et on a dû hisser sur l'auto des gendarmes les instruments des troubles débauches. Des gens se signaient dans la foule accourue. On chuchotait que des messieurs très bien et très haut placés figuraient dans la clientèle du cabaret des esclaves, et une brave ménagère qui venait de terminer ses emplettes à l'épicerie serrait contre son sein son sac à provisions, comme pour l'exorciser...

Marcel MONTARRON.



On prétend que nombreux étaient les adeptes des cours d' "éducation anglaise" pratiqués par la robuste épicière de Vauréal.

ÊTES-VOUS NÉ sous une Mauvaise Étoile

GRATUITEMENT

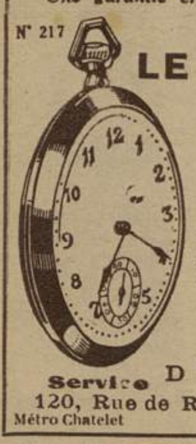
Le professeur OX offre de vous venir en aide et de vous révéler les plus intimes secrets de votre vie. Le prof. OX, qui est le plus sérieux des astrologues de notre siècle, vous guidera dans la vie, comme il le fait pour des personnalités connues dont vous pouvez envier la fortune. *Un simple conseil du prof. OX vous aidera à vous faire aimer par l'être qui vous est cher.* Ses révélations sur votre vie et celle des personnes qui vous entourent seront troublantes, la précision de ses calculs, depuis la date de votre naissance jusqu'à ce jour, lui permet de vous dire ce que vous ferez demain. Cette étude précise vous sera envoyée gratuitement par le professeur OX lui-même. Ecrivez-lui vos nom, prénoms, (Monsieur, Madame ou Mademoiselle), date de naissance et adresse ; joignez, si vous le voulez, 2 fr. en timbres-poste pour les frais de rédaction.

Professeur OX, Service 257-C
1, *avenue Pilaudo, Asnières (Seine).*

Les Avantages de l'Achat Direct en Fabrique :

La qualité dans le bon marché, une montre neuve de conception moderne pour le prix d'une réparation.
Une garantie effective sur bulletin

N° 217



POUR **LE TRAVAIL**
Verre incassable
Mouvement robuste
23 FR.
N° 330 Modèle Bracelet forme tonneau. 29 Fr.
Env. contre rembours.
Echange admis

ALTA

Service … CONT OLÉE PAR HEURE FRANCE
120, Rue de Rivoli - PARIS
Métro Chatelet — Autobus O, AI, C, AZ, 12

CONCOURS 1936

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7e

MALADIES URINAIRES et des FEMMES

Resultats remarquables, rapides, par traitement nouveau.
Facile et discret. (1 à 3 applications). **Prostate. Impuissance. Rétrécissement. Blennorragie. Filaments. Métrite. Pertes. Règles douloureuses. Syphilis.**
Le Dr consulte et répond discrètement lui-même sans attente.
INST. BIOLOGIQUE, 59, RUE BOURSAULT, PARIS-17e

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, la brochure qui se rapporte aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire, à peu de frais, toutes ces études chez soi, sans dérangements à ses heures et avec le maximum de chances de succès.

Broch. **15.303 : Classes primaires et primaires supérieures complètes** ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., Professorats, Bourses, Herboriste.

Broch. **15.306 : Classes secondaires complètes** ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. **15.310 : Carrières administratives.**

Broch. **15.315 : Toutes les grandes Écoles.**

Broch. **15.323 : Emplois réservés.**

Broch. **15.327 : Carrières d'Ingénieur**, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. **15.330 : Carrières de l'Agriculture.**

Broch. **15.335 : Carrières commerciales** (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'industrie hôtelière.

Broch. **15.342. — Anglais, espagnol, italien, allemand,** russe, portugais, arabe, annamite, esperanto. — Carrières accessibles aux polyglottes. — Tourisme.

Broch. **15.348 : Orthographe, rédaction**, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. **15.354 : Marine marchande.**

Broch. **15.356 : Solfège, chant piano, violon, accordéon**, flûte, saxophone, harmonie, transposition, fugue, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. **15.362 : Arts du Dessin** : cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats.

Broch. **15.365 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie** : petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeur chemisier, professorats.

Broch. **15.373 : Journalisme** ; secrétariats. — Eloquence usuelle. — Rédaction littéraire.

Broch. **15.376 : Cinéma : scénarios**, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. **15.382 : Carrières coloniales.**

Broch. **15.386 : L'Art d'écrire.**

Broch. **15.390 : Carrières féminines.**

Broch. **15.398 : Pour les enfants débiles.**

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16e), votre nom, votre adresse et le numéro de la brochure que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE INTERNATIONALE DE DÉTECTIVES ET DE REPORTERS SPÉCIALISÉS

(Cours par correspondance)
Brochure gratuite sur demande
34, rue La-Bruyère (IXe) - Trinité 85-18

SVP

SANS VOUS PROMETTRE

... l'impossible, nous vous garantissons :
QUALITÉ - CHOIX - BON MARCHÉ !

N° 1775 du catal. Chambre moderne "HORS-CLASSE", **Palissandre des Indes verni** ou **Ronce noyer de France vernie** : 1 armoire-bahut, 1 porte et 4 tiroirs galbés formant commode, coin rond, grande glace, pied socle, **larg. 1m65** ; 1 lit de milieu avec 2 tables de chevet attenantes, largeur totale 2m.
Complète sacrifiée à 3.000 fr.

Reprise en compte de vos meubles au plus haut cours.

GALERIES BARBÈS

Société Anonyme au capital de 10.01J.000 francs entièrement versés

55, Bd Barbès-PARIS (18e)
(Ne pas confondre ! La seule entrée de nos magasins est au N° 55)

Succursales : **ALGER** 26, Rue Michelet ■ **LE HAVRE** 19, Rue du Chillou **LILLE** 114, Rue Nationale ■ **MARSEILLE** 11 et 20, Rue Montgrand **NANTES** 27, Rue du Calvaire ■ **St-NAZAIRE** 2, Rue Villès-Martin **TOULOUSE** 63, Boulevard Carnot

Magasins ouverts toute la journée, y compris le samedi. Fermés le dimanche.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE-ALBUM

BON à découper et à faire parvenir aux **GALERIES BARBÈS** pour recevoir gratuitement : 1° l'Album général d'Ameublement et photo du modèle ci-dessus. 2° l'Album de literie, divans, studios, mobiliers sacrifiés et photo du modèle ci-dessus.
Rayer la mention inutile. 276

l'ÉLECTRICITÉ

Pourquoi le traitement par l'électricité guérit :

Le précis d'électrothérapie galvanique édité par l'Institut Médical Moderne du Docteur **M.A. GRARD** de Bruxelles et envoyé **gratuitement** à tous ceux qui en feront la demande, va vous **l'apprendre immédiatement.**

Ce superbe ouvrage médical de près de 100 pages avec gravures et illustrations et valant 20 francs, explique en termes simples et clairs la grande popularité du traitement galvanique, ses énormes avantages et sa vogue sans cesse croissante.

Il est divisé en 5 chapitres expliquant de façon très détaillée les maladies du

Système Nerveux *et de*
l'Appareil Urinaire chez l'homme et la femme, *les*
Maladie des Voies Digestives *et du*
Système Musculaire et Locomoteur.

A tous les malades désespérés qui ont vainement essayé les vieilles méthodes médicamenteuses si funestes pour les voies digestives, à tous ceux qui ont vu leur affection rester rebelle et résister aux traitements les plus variés, à tous ceux qui ont dépensé beaucoup d'argent pour ne rien obtenir et qui sont découragés, je conseille simplement de demander mon livre et de prendre connaissance des resultats obtenus par ma méthode de traitement depuis plus de 25 années.

De suite ils comprendront la raison profonde de mon succès, puisque le malade a toute facilite de suivre le traitement chez lui, sans abandonner ses habitudes, son régime et ses occupations. En même temps, ils se rendront compte de la cause, de la marche, de la nature des symptômes de leur affection et de la raison pour laquelle, seule, **l'Electricité Galvanique** pourra les soulager et les guérir.

C'est une simple question de bon sens et je puis dire en toute logique que chaque famille devrait posséder mon traité pour y puiser les connaissances utiles et indispensables à la santé. C'est du reste pourquoi j'engage instamment tous les lecteurs de ce journal, Hommes et Femmes, Célibataires et Mariés, à m'en faire la demande.

C'EST GRATUIT : Écrivez à Mr le Docteur **M.A. GRARD**, **Institut Médical Moderne, 30, Avenue Alexandre-Bertrand à FOREST-BRUXELLES**, et vous recevrez par retour du courrier, sous enveloppe fermée, le précis d'électrothérapie avec illustrations et dessins explicatifs.

Affranchissement pour l'Étranger lettres 1.50, cartes ».90

FILTROCHO

FILTROCHO est le seul appareil de ce prix ne nécessitant aucune installation.

Un robinet d'eau froide, une prise de courant, et c'est tout.

FILTROCHO donne instantanément de l'eau bouillante.
FILTROCHO débite de 50 à 150 litres à l'heure.
Consommation de courant insignifiante.

AUCUN DANGER

En un mot, c'est pour vous le confort, la rapidité, l'économie, car son prix est dérisoire en proportion des « services »... et il est garanti 5 années.

PRIX IMPOSÉ : 88 francs franco.

Plus de bouilloires
Plus de chauffe-eau
Plus de perte de temps.

BON DE COMMANDE

Veuillez m'adresser un FILTROCHO, avec sa garantie de 5 ans. Ci-joint 88 fr. en mandat, chèque.

Nom ....

Adresse ....

à adresser à Filtrocho, 1, rue Lord-Byron, à Paris (8e).

COLLECTION DÉTECTIVE

nrf

Mise en vente du 15 février
SAPPER
LE TROISIÈME ROUND

Mise en vente du 1er mars
HERBERT ADAMS
LE TESTAMENT DE JOHN BRAND

Derniers volumes parus

STANLEY GARDNER
PERRY MASON et les GRIFFES DE VELOURS
GASTON BOCA
LE DINER DE MANTES
RAYMOND FAUCHET
LA GUINGUETTE AU TRÉSOR
EDOUARD LETAILLEUR
LE SQUELETTE DE LA RUE SCRIBE

PIERRE ANZIN
TROIS BAIGNOIRES
ETHEL LOBAN
LES YEUX AVEUGLES
MONTE BARRETT
LA FEMME EN BLEU
HENRI DE LA LONDE
L'ASSASSIN DE MERENCHEVILLE

NANCY BARR MAVITY, **LE DESTIN DE JANE MACKENSIE**

Couvertures photographiques de R. PARRY, tirées en quadrichromie. Exemp. rognés.
Présentation de luxe — sous cellophane
Chacun de ces volumes . . . . . **6** fr. . . . . . Chacun de ces volumes

240 fr. le mille adress. à la main. List. fourn. Répond. gratis à dem. rens. Offre sér. Etabl. NATAN, Boite 55, Paris (8e).

TAROTS en 10 leç. pr. corr., Manuele, 62, r. Gentilly, Paris. 3 quest. 10 frs. (ind. d. naiss.) mand. poste.

SOCIÉTÉ ANONYME DES PUBLICATIONS « ZED », 3, rue de Grenelle - Paris, 6e — R. C. Seine 237.040 B — Le gérant : MONTARRON — Imp. Hélios-Archereau, 39, rue Archereau, Paris, 1936

DETECTIVE

PROSTITUTION
TROUBLANTE ÉNIGME !

Lire, pages 8 et 9,

UNE GRANDE ENQUÊTE SOCIALE

par

Louis ROUBAUD